

BLAGNAC

QUESTIONS D'HISTOIRE

Revue d'Histoire Locale - Semestriel n° 6 (Novembre 1993)

Edité par l'Association pour l'Etude et la Présentation de l'Histoire de la Résistance et de Blagnac

Siège Social - 7, rue Bacquié-Fonade - 31700 BLAGNAC

TABLE des MATIERES

Etre mère, de l'ombre à la lumière.	1
Occupation allemande : Un exemple de "collaboration" économique "Mobilisation" des métaux non ferreux	14
Bombardements de Blagnac en 1944	21
Documents sur les renseignements fournis par les résistants de la région toulousaine	27
Dans la Résistance toulousaine, qui étaient ?...	33
Carnet de route d'Antoine Dessaux (10 mai au 15 août 1940) <i>2^e partie</i>	35

Responsable de publication : Germaine Ricard

Comité de Rédaction : Alain Lauret - Suzanne Béret - Daniel Bonzom - Henri-Robert Cazalé
Jeannette Weidknet - Gabrielle-Renée Mezeix

ETRE MERE, DE L'OMBRE A LA LUMIERE

Comme promis nous allons évoquer les sages-femmes et les médecins de la première moitié de ce siècle, qui se sont occupés des femmes et des enfants de Blagnac.

Plutôt qu'un long discours personnel, nous avons préféré laisser parler les Blagnacaises que nous avons rencontrées, surtout pour les plus âgées grâce à Mademoiselle Louise Samazan.

Celle-ci a fait le commentaire et la synthèse de ces témoignages qui vont de l'ombre où la méconnaissance plongeait les femmes à la lumière dont la science les éclaire.

Mme M.B.

«Dans mes souvenirs lointains, j'ai entendu parler de la soeur de mon beau-père mariée à un Rabary qui est décédée au début de notre siècle par suite d'une hémorragie. C'était son premier enfant, elle était toute jeune. L'enfant a survécu.

Ma belle-mère a souvent raconté la naissance des jumeaux. Le docteur Guimbaut l'accouchait. Un garçon était né et elle croyait que les douleurs étaient finies.

"Mais non, a dit le docteur, il y en a un autre".

Quelle surprise, ma belle-mère n'était pas du tout avertie. Les douleurs ont repris et le second bébé est né.

Pour moi, mariée en Mai 1942, j'ai accouché de mon fils en Juin 43. Des amies m'avaient parlé de la compétence de Madame Peres, aussi je l'ai choisie pour m'assister.

J'étais énorme et Madame Peres doutait, elle ne savait pas si j'attendais des jumeaux. Mais non il n'y en a eu qu'un.

Pendant la grossesse, on avait une carte spéciale «J3» qui nous évitait de faire «les longues queues» et qui nous donnait droit à un peu plus de nourriture. Pourtant les hommes se passaient de leur ration de viande pour moi. J'étais gênée, mais tous m'encourageaient à manger. Ce qui me manquait le plus, je crois, c'était le pain. Mon père coupait le gros pain en deux : une moitié pour midi, l'autre pour le soir. Ensuite il donnait une

seule tranche à chacun. Une tablette de chocolat devait durer un mois.

Une amie m'avait dit : "Tu verras, accoucher ce n'est rien, tu pousses un bon coup et c'est fini".

Quand les contractions sont arrivées, j'étais à la maison. Il n'était pas question d'aller accoucher ailleurs : ma belle-mère n'aurait pas accepté.

J'étais au lit, elle faisait la cuisine, de temps en temps, elle venait me voir.

"Ça va ?

- J'ai mal.

- Oh il te faut souffrir bien plus que ça".

Et elle repartait.

Madame Peres est arrivée. J'ai poussé un bon coup comme me l'avait dit mon amie. Mais, j'étais peu docile, je n'avais pas écouté Madame Peres qui me disait : "Poussez... retenez..."

Le bébé est né. Mais j'ai vu Madame Peres prendre une aiguille crochue.

"Qu'est-ce que vous allez faire ?

- Réparer vos bêtises, vous avez trop poussé et vous êtes déchirée".

J'ai eu bien mal car elle m'a recousue sans anesthésie comme cela se faisait en ce temps-là.

Deux voisins costauds me tenaient, mais sous l'emprise de la douleur, j'ai eu la force de les repousser.

On accouchait à domicile, mais si ça allait trop mal, il fallait partir à la clinique. Mais comme c'était la guerre, avant l'accouchement il fallait penser au transport éventuel et prévenir quelqu'un qui avait une voiture et de l'essence.

J'ai accouché, chaque fois très vite, sur un bassin que l'on mettait au dernier moment, jamais je n'ai sali les draps.

Pour la quatrième, je suis allée à la clinique des Teinturiers. Mais c'était toujours Madame Peres qui m'assistait je dépendais d'elle, elle s'occupait de moi.

On ne parlait pas des règles, de la grossesse, de l'accouchement, on se cachait, c'était une période dure pour les femmes, pas drôle du tout. On savait que pour un accouchement, il fallait souffrir, mais on ne savait pas trop comment cela se passait. On avait peur de la douleur, mais on ne pensait pas à la suite, à la possibilité de mourir.

L'accouchement était une chose naturelle et pourtant mystérieuse car on ne savait pas ce qui se passait en nous, on ne connaissait pas notre corps. C'était un sujet tabou, on ne l'abordait pas du tout. On cachait les nausées par exemple.

Pour l'accouchement à domicile, les parents étaient là. L'ambiance était dramatique : la peur était présente, mais tous semblaient la dédaigner. L'acte était naturel, machinal, on lui donnait peu d'importance. C'était une affaire de femmes. Elles tenaient peu de place dans la société.

Pourtant on leur faisait confiance pour soigner les enfants. Le Docteur Contie m'avait soignée quand j'étais jeune fille et je l'ai appelé chaque fois que mes enfants ont été malades. J'étais souvent seule surtout la nuit car mon mari travaillait par équipe. Le Docteur Contie m'expliquait ce qu'il fallait faire, je me sentais en sécurité avec lui, "en bonnes mains". Je lui faisais confiance, il ne se trompait pas. Comme Madame Peres, il a fait une bonne carrière et a eu une grande clientèle.

Il n'en reste pas moins que tout est allé très vite pour les femmes en peu d'années et pour leur bien».

Mme B.

«Je me suis mariée à 20 ans en 1942 et j'ai accouché en 1945.

Quand j'ai été enceinte, ma belle-mère a voulu absolument que j'aille voir le Docteur Boué à Toulouse parce que c'était son médecin à elle.

En ce temps-là on écoutait sans rien dire, j'ai obéi, d'autant plus que je n'avais pas mes parents.

Mais à force, j'en ai eu assez d'aller à Toulouse et je me suis faite examiner par le Docteur Barrué rue Pasteur à Blagnac. Il était très bien, mais n'était pas accoucheur.

Comme j'étais seule, sans ma mère, il m'a envoyée à la clinique Amboise Paré. Je n'étais au courant de rien. Personne ne m'avait expliqué ce qui se passait en moi. Je me souviens que, lorsque j'ai eu mes premières règles, j'ai été affolée, je croyais que j'étais malade.

Je ne sais pas trop pourquoi, mais à la clinique, on m'a endormie totalement. C'est le docteur Fournier qui a fait naître mon enfant avec les fers.

Je suis restée à la clinique 8 jours sans me lever. Mon bébé a été nourri au biberon avec du lait en poudre.

Je ne sais pas du tout comment ma mère avait accouché. Mais on m'a dit que, bébé, j'étais emmaillotée de la tête aux pieds, même les bras étaient emprisonnés dans la bourrasse.

Quand nous étions enfants, nous nous contentions de peu. Les parents ne faisaient pas de folies comme maintenant. A Noël, nous étions très contents avec un petit sachet de chocolats.

Tout a changé. Il y a à peine 50 ans que je me suis mariée. Je ne savais rien, j'écoutais ce qu'on me disait sans rien dire. Maintenant, c'est bien différent les jeunes filles en savent presque trop.

Bien sûr, c'est mieux pour la grossesse et l'accouchement, la surveillance est meilleure et la médecine a fait beaucoup de progrès.

La vie des jeunes mères est bien simplifiée aussi avec les couches que l'on jette, les petits pots que l'on achète, les différents laits en poudre qui existent. La santé des enfants est aussi mieux surveillée.

Rien n'avait changé entre la génération de nos grands-parents, de nos parents et la nôtre et puis c'est allé très vite, presque trop ...»

Mme Brefel

« Ma grand-mère paternelle était blanchisseuse. Elle a eu 3 enfants sans l'aide de personne.

Le premier en 1879. Elle "pondait".

Quand elle sentait le moment de l'accouchement arriver, elle s'appuyait à la table, l'enfant tombait entre ses jambes, elle le prenait, coupait le cordon, le mettait au chaud dans un lit et après avoir entortillé sa longue chemise entre ses jambes repartait laver.

Elle avait beaucoup de lait et nourrissait un autre enfant en même temps que le sien. Ainsi en même temps que mon père, elle a nourri Guillaume Pressac qui deviendra médecin.

Elle allait laver, rentrait nourrir son propre bébé, passait allaiter Guillaume Pressac et repartait travailler. La mère de celui-ci avait une santé fragile et ne pouvait le faire elle-même.

Ma grand-mère allaitait ainsi pendant 17 à 18 mois les deux bébés.

Je ne sais pas si elle était payée pour cela. Sûrement qu'on lui donnait des vêtements ou autres, en tout cas elle était bien considérée. Le Docteur Pressac l'appelait "maman Cadette". Il l'a soignée du mieux qu'il a pu.

Elle est décédée à 85 ans.

Le fait d'accoucher était à cette époque un acte naturel qui ressemblait presque à la mise à bas des animaux.

Ma grand-mère par contre a eu recours à une sage-femme : Marthe Vignaux. Ma naissance s'est bien passée en 1910, mais en 1912 Marthe Vignaux est arrivée trop tard (ce n'était pas du tout de sa faute). Ma mère était tombée dans les escaliers et baignait dans une mare de sang, un bébé du sexe masculin mort à côté d'elle. Mon père l'a mis dans une boîte en carton et est allé le porter au cimetière.

L'accouchement était devenu un événement, les femmes voulaient une sage-femme auprès d'elles, mais si un malheur arrivait la réaction était la même qu'autrefois : c'était la "fatalité".

Le lendemain ma mère se levait et allait travailler. La sage-femme ne la faisait pas se reposer.

Quant à moi, j'ai d'abord fait trois fausses couches, la première en 1932 et j'ai subi un curetage sans anesthésie à la Grave. J'ai été à nouveau enceinte en 1936.

J'habitais chez ma belle-mère aux Sept-Deniers.

Pour porter le bébé à terme, il me fallait du repos, aussi je suis venue chez ma mère à Blagnac et je n'ai rien fait durant toute ma grossesse.

Je connaissais par une parente, Madame Héraud, une sage-femme qui habitait Place Pradal à Toulouse.

Un dimanche soir de Mars 1936, j'ai commencé à avoir les premières douleurs. Mon oncle et mon mari sont allés en camionnette chercher la sage-femme aux ponts des Demoiselles.

Madame Héraud est arrivée et pensait que l'accouchement n'était pas pour tout de suite, pourtant j'avais perdu les eaux. Elle attendait et moi j'allais d'une chaise à l'autre. Tout le lundi est passé ainsi. Les douleurs étaient très fortes, je criais, tout le quartier entendait mes cris. Le mardi matin, j'étais épuisée et j'aurais bien voulu dormir. La sage-femme a enfin fait appeler un médecin-accoucheur : le Docteur Gay rue de la Dalbade. Celui-ci a été bien étonné qu'elle ait attendu tant de temps pour le faire venir.

Il m'a fait coucher sur la grande table qui pouvait accueillir 16 personnes et grâce aux forceps et à 8 points sans anesthésie mon garçon est né. Raymond a gardé longtemps, jusqu'à 3 ans, les tempes et le nez abimés

par ces forceps. Le Docteur nous a fait payer 500 F pour son intervention. Cela représentait une grosse somme.

Dix-sept mois plus tard, j'étais de nouveau enceinte, pourtant je ne voulais plus d'enfants ! J'étais persuadée que je ne survivrais pas à un nouvel accouchement.

Je voulais à tout prix que ma mère s'occupe surtout de Raymond que je connaissais, quant à l'autre enfant qui allait venir cela m'était égal.

Bien sûr, je n'ai plus voulu entendre parler de Madame Héraud et je me suis adressée à Madame Paule Vergès qui habitait Blagnac.

Le 1er Mars 1938 un samedi à 4h du matin, le bébé s'est annoncé. Mon mari est allé chercher Paule Vergès. Elle m'a examinée et m'a dit :

"Alexine, ça va aller très vite.

- Non, je vais mourir, je te dis que je vais mourir.

- Non, Alexine, tu vas faire ce que je te dis et tout sera vite passé".

Paule Vergès a fait bouillir de l'eau, l'a versée dans un bidet à pieds et m'a fait asseoir à cheval sur celui-ci.

Au bout d'un moment, j'ai eu très mal "Recouche-toi maintenant, m'a-t-elle dit, et fais bien ce que je te dis. Pousse... arrête... pousse...".

Moins d'une heure après Roger était né, j'étais rassurée, soulagée et heureuse.

En Avril 1943, j'ai eu une fille Josette qui est née très vite aussi.

Mes deux derniers accouchements se sont passés dans le lit, sur les draps qu'il fallait changer ensuite car ils étaient très souillés.

Pour mon premier enfant je me suis reposée, couchée, pendant 18 jours, pour les deux autres une dizaine de jours.

Paule Vergès passait tous les jours pour me faire la toilette et soigner le bébé.

En 1943 c'était l'occupation j'allaitais et j'avais droit à une carte spéciale qui me permettait d'avoir davantage de nourriture. Mais ma famille a jugé bon de m'envoyer à Aucamville dans le Tarn-et-Garonne pour que je sois à l'abri avec mes 3 enfants de 7, 5 ans et 6 mois.

Là, plus de carte, puisque je n'étais pas inscrite sur les listes de cette commune.

J'ai dû me débrouiller pour nourrir ma nichée. Je me souviens que Raymond l'aîné allait avec le meunier moudre du grain et dans la poussette de sa soeur il me rapportait un petit sac de farine. Je le donnais

à la boulangerie, mais celle-ci me fournissait largement en pain, plus qu'elle n'en faisait avec ce peu de farine.

Il fallait payer bien sûr. L'épicière me ravitaillait autant qu'elle le pouvait. Les fermiers me fournissaient des oeufs, du lait, des poulets toujours en payant.

Quelquefois les Allemands passaient si vite sur les routes avec leurs voitures qu'ils écrasaient ou tuaient à moitié les petits ou gros poulets imprudents. Raymond les ramassait et je les cuisinais.

Les temps étaient bien durs à cette époque-là ... ».

Mme D.

«Il y a plus d'un siècle vers 1889 une soeur de ma grand-mère a eu un accouchement difficile d'un enfant mort peu de temps après. Elle avait 32 ans. Elle est morte, elle aussi, d'infection quelques jours après. On disait: «morte des suites de couches». On n'y pouvait rien. Elle laissait deux enfants: une fille de 5 ans et un garçon de 3 ans.

Ma grand-mère s'accouchait comme elle pouvait, sans aucun soin, même pas dans un lit. Elle a perdu une petite fille à la naissance. Elle en a été malheureuse toute sa vie. Elle est décédée âgée de 86 ans.

Ma mère a accouché assistée par Marthe Vignaux, dans le lit, sans problème semble-t-il. Cette sage-femme de Blagnac était d'une bonté et d'un dévouement sans pareils. Elle a beaucoup aidé ma mère qui était toute seule.

Quant à moi, j'ai eu mon fils en 1935. Au bout de trois mois de grossesse, je suis allée voir Madame Deoux qui habitait Toulouse. C'était la tante de Madame Héraud, sage-femme elle aussi. Elle m'a dit que j'étais enceinte et c'est tout. Nous n'étions pas surveillées. D'ailleurs, par pudeur, on ne parlait pas de tout cela.

J'avais assisté à l'accouchement d'une parente et je savais un peu comment cela se passait: j'étais presque une privilégiée.

Pendant toute ma grossesse j'ai vomi. Ma mère me faisait manger et boire: «Tu ne rendras pas tout, me disait-elle, il te restera bien quelque chose».

Mais j'étais bien affaiblie. De plus mon mari a eu un accident et cela m'a grandement choquée. J'avais beaucoup grossi. Avant d'être enceinte, je

pesais 59 kg et 8 jours avant d'accoucher 82 kg. J'étais très mal à l'aise, je n'arrivais pas à marcher, je montais et descendais les escaliers bien péniblement.

J'ai accouché le 18 juin 1935, il faisait très chaud: 38°. J'avais perdu les eaux dans la nuit et je n'ai accouché que dans la journée.

Le Docteur Barrué, le Docteur Pressac étaient absents. La sage-femme a agi toute seule. Elle a fait deux ouvertures en deux coups de ciseaux sans anesthésie bien sûr. Mon mari devait appuyer sur mon ventre. Je criais. J'avais presque perdu connaissance tant je souffrais. Ma mère en était malade. J'étais bien sûr dans le lit, sur un bassin.

Lorsque mon fils est né enfin, il pesait 3,400 kg. La sage-femme l'a posé sur l'édredon et s'est occupé de moi: encore sans anesthésie, elle m'a recousue.

Le bébé pourtant a crié tout de suite et a fait ses besoins sur l'édredon: tout allait bien pour lui.

J'étais très fatiguée et je suis restée au lit une semaine sans me lever.

En 1941, c'était la guerre. Je ne faisais plus de passementerie: c'était un métier périmé: j'avais dû accepter un travail pénible. Ce qui m'a valu d'être fatiguée. Heureusement, grâce au dévouement et à la compétence du Docteur Contie, j'ai pu me sortir de ce mauvais pas.

J'ai été marquée par trois guerres. Agée de 3 ans en 1915, j'ai perdu mon père, tué du côté de Verdun. Et après les angoisses et les difficultés de 1940, j'ai subi, avec le départ de mon fils pour le combat, la guerre d'Algérie.

Je ne voudrais surtout pas revenir en arrière et je ne souhaite à personne de vivre ce que j'ai vécu. Au contraire, je me réjouis des progrès qui ont été faits pour la santé de toutes et de tous».

Mme M.A.L.

«Je suis née en 1917. J'avais un frère jumeau. Ma mère m'a toujours dit que j'étais l'aînée puisque j'étais née la seconde. Elle ne m'a pas donné beaucoup de détails sur son accouchement. Elle avait auprès d'elle une sage-femme, tout s'est bien passé et mon frère et moi nous avons un bon poids pour des jumeaux.

Je me suis mariée en 1940 et j'ai été enceinte un an après. Je n'étais au

courant de rien sur la grossesse et l'accouchement. Ma mère m'avait donné quelques explications sur les règles car à cet âge-là, j'étais en pension. Mais c'était tout et je n'avais rien demandé.

Au moment de ma grossesse, je n'avais auprès de moi que ma grand-mère de 78 ans et elle ne me disait rien : on ne parlait pas de ce sujet.

Nous avons choisi comme sage-femme Madame Delteil qui habitait Toulouse parce qu'elle était originaire de Grenade comme moi et que nous connaissions son mari.

Les premiers mois, elle est venue me voir, puis je ne l'ai pas revue. Elle m'écrivait pour me demander si j'allais bien. Je lui répondais que oui. Elle disait alors, toujours par écrit, qu'on n'aurait qu'à l'appeler au dernier moment. Moi, je ne savais rien et personne d'autre qu'elle ne m'avait examinée. Mais, comme j'étais bien, je ne me posais aucune question et son comportement me paraissait normal.

Le 12 octobre 1941 vers 11h du soir, j'ai ressenti les premières douleurs. Mon mari est parti à vélo chercher Madame Delteil, mais elle n'a pas voulu venir, elle a dit qu'elle était malade. Mon mari est revenu à Blagnac et est allé voir le Docteur Barrué rue Pasteur. Ensemble, ils ont feuilleté l'annuaire téléphonique, ils ont téléphoné à plusieurs sages-femmes qui n'ont pas voulu se déranger. Enfin, Madame Réthault de Saint-Cyprien a bien voulu venir. Elle était gentille. Elle m'a examinée. Elle m'a dit «C'est un siège, il faut partir à la Clinique Ambroise Paré».

Je suis montée dans sa voiture et nous sommes parties. Mon mari suivait à vélo. Je regardais s'il était bien là, car quelquefois, comme la voiture allait vite, je le perdais de vue : même si la sage-femme avait l'air aimable, je ne la connaissais pas et la présence de mon mari me rassurait. En chemin, elle m'a dit: «Au lieu d'aller à la clinique, je peux vous emmener chez moi, qu'en pensez-vous?» Je lui ai dit que cela m'était égal et qu'elle fasse ce qu'elle voulait.

Nous sommes arrivés chez elle. J'étais bien mal, je souffrais beaucoup. J'ai bien crié pendant quatre heures. A la fin, Madame Réthault a appelé le Docteur Gilles qui était médecin-accoucheur. Il m'a installée sur une table. Je ne sais pas exactement ce qu'il m'a fait, mais mon fils est né et là, ça s'est bien passé. Le Docteur Gilles m'a dit qu'il aurait pu s'étouffer et qu'heureusement il n'était pas très gros. J'étais très fatiguée.

Je suis restée 8 jours chez la sage-femme. Elle s'occupait de tout, de moi

et du bébé. Elle était si gentille que nous l'avons invitée au baptême.

J'allaitais, mais quand je suis rentrée chez moi, je ne sais pas ce qui est arrivé: je n'ai plus eu de lait. Peut-être c'était l'alimentation. Le Docteur Barrué a mis mon fils au lait de vache, mais comme il vomissait à chaque tétée, il m'a conseillé de lui donner du Pélargon. A partir de ce moment-là, il n'a plus vomi et il a grossi.

En ce temps-là, un enfant c'était un gros travail, surtout pour le lavage. On lui mettait une couche carrée en tissu fin dont on avait fait les ourlets soi-même (une perne), puis on le serrait bien avec la bourrasse pour qu'il ait les jambes bien droites. Il fallait faire comme cela. C'est mieux maintenant, on les laisse gigoter tout de suite. Les enfants étaient ainsi emmaillotés jusqu'à 6 mois au moins, mais cela ne les empêchait pas d'apprendre à marcher: mon fils a marché à un an.

Jusqu'à un an, on ne donnait que du lait aux bébés et ensuite du bouillon de légumes, des purées, des petites pâtes.

Comme nous étions maraîchers, nous n'avons pas souffert des restrictions dues à la guerre. Mais lorsque nous ramassions les choux-fleurs par exemple, les gens de Toulouse qui étaient bien malheureux car ils ne mangeaient pas à leur faim, venaient. C'était un grand défilé de Toulousains à Blagnac, ils arrivaient par tramways pleins. Hélas, cela nous faisait de la peine, mais nous n'avions pas le droit de leur donner quoique ce soit. Il fallait porter tous les légumes au dépôt à Toulouse. Nous avions des tickets pour l'essence de la camionnette. La police de la route surveillait et si on donnait un chou-fleur ou autre on risquait une amende et les légumes étaient confisqués.

Les Allemands venaient souvent nous acheter des oeufs. Dès qu'il les voyait, mon fils qui était petit alors, venait vers moi en pleurant.

En 1946, j'ai été enceinte à nouveau. La sage-femme qui m'a accouchée habitait rue Maubec. Je ne me souviens pas de son nom. J'ai eu un autre fils, sans problème cette fois. La sage-femme n'a pas appelé de docteur. Je suis restée une bonne semaine chez elle, comme chez Madame Réthault. Je l'ai allaité en alternant avec un biberon.

Je pense que pendant la grossesse, nous n'étions pas assez surveillées. Ce n'est pas comme maintenant».

pommes de terre. En face de la rue Croix-Blanche, je faisais attention car il y avait les rails du tramway. Mais quelque fois il m'est arrivé de faire «l'omelette».

Quand j'avais fini ma tournée de livraison, j'allais aider les blanchisseuses jusqu'à 6 h du soir. Je n'avais que 12 ou 13 ans. A 6 h je reprenais mon vélo, les bidons vides et je revenais à la maison où je devais encore aider ma mère puisque je faisais partie des aînées.

Nous avons commencé avec 2 vaches et nous en avons eu jusqu'à 30. Il fallait alors faire une livraison de lait le matin et le soir. Une des mes soeurs faisait celle du soir.

Il fallait de l'argent pour élever tous ces enfants et surtout rembourser l'emprunt.

Pendant 2 ou 3 ans, nous avons élevé des vers à soie. C'était mon père qui avait eu cette idée. Ça a bien rapporté. Mais nous les enfants, nous devions aller jusqu'au Château d'Alliez (maintenant Clinique des Cèdres) pour ramasser les feuilles de mûrier.

Nous n'avons jamais souffert de la faim, mais il fallait travailler. C'est compréhensible : il fallait aider notre mère. Elle ne se reposait jamais. Le dimanche, comme loisir, elle cousait des robes ou des pantalons avec sa machine à pédales. Nous, les filles, nous faisons les ourlets.

Un jour, elle avait trouvé à Toulouse du tissu de couleur jaune à un bon prix. Elle en a acheté beaucoup. Aussi pendant longtemps mes soeurs et moi nous avons porté la même robe: même modèle, même couleur. On aurait dit un pensionnat. J'ai eu un vrai manteau neuf et une vraie paire de chaussures seulement à 18 ans.

Après ses accouchements, il n'était pas question que ma mère reste au lit. Elle avait trop de travail. Qu'elle vie de galère ! C'est du «beurre» maintenant pour les femmes.

Je me suis mariée en 1940 et Robert, mon fils, est né le 21 Avril 1941. C'est Madame Peres qui m'a aidée à accoucher. Elle aussi était très gentille.

Je n'ai pas du tout été suivie pendant ma grossesse. On ne parlait pas de gynécologue et de visites obligatoires à ce moment-là. J'ai vu la sage-femme quelques jours avant l'accouchement pour la prévenir.

J'ai commencé à avoir quelques malaises le matin. A midi, je n'ai pas pu manger, je me tordais. Mon père, toujours avec la même charrette et le cheval est allé chercher Madame Peres. Robert est né vers 6 h du soir,

après 3 ou 4 poussées. C'est ma mère qui m'avait dit de pousser. Mais j'ai eu deux points de suture qui m'ont bien gênée pendant plusieurs jours.

Ma mère avait préparé un bouillon de poule. C'était ce qu'on donnait aux femmes qui venaient d'accoucher. Mais j'avais une faim terrible et je n'ai pas voulu du bouillon. J'ai avalé la moitié d'une flûte de pain et la moitié d'un saucisson. Je ne sais pas si c'est l'accouchement ou parce que je n'avais pas mangé de la journée, mais j'étais affamée. Ma mère me disait que cela allait me faire mal. Pas du tout. Le lendemain, j'ai pris le bouillon de poule.

Je suis restée au lit 2 jours. Madame Peres est venue pendant 4 jours me faire la toilette et voir mon bébé. Tout allait bien. Elle n'est pas venue davantage. Surtout que chaque fois c'était mon père qui allait la chercher avec la charrette que nous appelions «la décapotable» car elle n'était pas du tout abritée.

Chaque fois que Madame Peres venait nous lui donnions quelque chose: des légumes, un poulet...

J'ai allaité mon fils pendant 3 mois, après il a bu du lait de vache coupé d'eau. Il l'a très bien supporté.

Pour nous acheter une maison et pour élever Robert, j'ai travaillé dans une laiterie à Toulouse de 2 h du matin à 3 h de l'après-midi. Je restais debout devant un évier pour laver les pots de yaourt. Ensuite j'ai été employée comme serveuse par le service de restauration de l'aérospatiale.

Quand j'avais fini ma journée, nous allions, mon mari et moi, aider mes parents à sarcler, selon la saison, les melons, les betteraves, le maïs, les pommes de terre.

Mon mari aurait voulu un autre enfant, moi je n'en voulais qu'un. Je ne l'ai pas regretté car il a fallu travailler dur pour qu'il ait une bonne situation. Surtout qu'il a eu du mal à arriver avec son handicap: tout jeune, en jouant dans les Ramiers à Blagnac, il a touché un détonateur enfoui là depuis la guerre et a eu la moitié de la main gauche emportée.

Mes frères et soeurs aussi n'ont pas voulu avoir une famille nombreuse comme nos parents: un ou deux enfants, pas plus.

Pourtant ma mère est décédée presque centenaire (il ne lui manquait que quelques mois) et encore parce qu'elle est tombée. Mais quand je pense à elle, je la revois toujours en train de travailler.

J'ai une photo d'elle que je garde précieusement.

Je suis âgée maintenant, mais à aucun prix, je ne voudrais revenir en arrière. Heureusement que j'ai eu et que j'ai un bon moral et une bonne santé»

Mme J.S.

«Je me rappelle bien mon premier accouchement, c'était le 26 mars 1937. J'habitais chez mes beaux parents au château de Ferradou, j'avais 16 ans et 3 mois. D'origine italienne, je n'ai pas eu d'autre solution que de faire un enfant pour être naturalisée française. Il y avait des rumeurs de guerre et les Italiens qui manquaient d'enfants me recherchaient. Ils m'avaient même proposé de me donner 1 million si c'était un garçon. Ils me l'auraient pris. Si c'était une fille, je devais repartir en Italie avec elle. Mais mariée et cachée par mes beaux-parents et des amis, je leur ai échappée.

Louis est donc né le 26 mars 1937. J'ai eu les premières douleurs à 7 H du matin. Un voisin est allé chercher Paule Vergès. Elle était chez elle et est très vite arrivée avec sa bicyclette. Paule Vergès était une femme au joli visage, assez trapue, qui savait aider pendant un accouchement. Elle était sage-femme, mais valait bien un docteur. Trois heures après, tout était fini. J'ai accouché dans le lit où ma belle-mère avait mis de vieux draps et une alèse. Paule Vergès m'a fait payer 50 ou 60 F (en ce temps-là le litre d'huile coûtait 3,50 F), mais souvent pour lui faire plaisir on lui donnait des légumes ou un poulet.

Elle a voulu que je reste au lit une semaine. Elle venait tous les jours avec un bassin qu'elle apportait elle-même pour me faire la toilette et pour voir si tout allait bien.

Quand j'ai accouché de Louis elle a dit : «Mon Dieu, pauvre femme!». Sur le moment je n'ai pas compris ce qu'elle voulait dire puisque tout s'était bien passé. Plus tard, j'ai réalisé qu'elle avait vu que j'étais faite pour avoir beaucoup d'enfants (j'en ai eu 9). Elle était intelligente, elle voyait bien les organes, elle avait une connaissance importante.

Bien sûr, elle m'avait suivie pendant ma grossesse. Pendant les 6 premiers mois on pouvait faire de la bicyclette et ensuite les 3 derniers simplement marcher.

Pour François le 19 septembre 1939 Paule Vergès était malade et j'ai du appeler Mademoiselle Simonin qui avec sa soeur avait une clinique aux

Minimes. J'ai bien regretté l'absence de Paule Vergès car j'ai vu la différence. Mademoiselle Simonin, malgré mes cris, ne m'a pas aidée du tout, elle n'a fait qu'attendre. Je la revois encore, en face de moi au fond du lit. Elle me regardait et disait : «Ça y est, je le vois, il a beaucoup de cheveux...» mais il est né le crâne sans un poil, comme un oeuf!

A Marrakech où j'avais suivi mon mari militaire j'ai eu 6 enfants. J'ai été bien contente car j'ai trouvé une sage-femme comme Paule Vergès : la même allure et la même façon de faire.

Chaque fois tout s'est bien passé, sauf pour le 8ème où j'ai eu une hémorragie avant d'accoucher. Ma sage-femme a su pincer la bonne veine, mais elle m'a dit : «Cette fois-ci, tu as eu beaucoup de chance, mais si tu as un autre enfant, il te faudra aller en clinique».

C'est pour cela qu'en 1958, revenue à Blagnac, j'ai accouché à la clinique du Languedoc malgré le Docteur Contie qui voulait que je prenne Madame Peres.

C'est le Docteur Pontonnier qui s'est occupé de moi car le Docteur Guilhem était en vacances. J'ai aussi fait une hémorragie.

Malgré tout, je n'ai pas un mauvais souvenir de mes neuf accouchements. Tous mes enfants sont vivants et je suis contente d'être grand-mère et arrière grand-mère».

Mlle Louise Samazan

«Souvenir familial: ma grand-mère paternelle aurait donné le jour à mon père en 1874 en utilisant le fauteuil d'accouchement. Le siège évidé et les appuis-bras facilitant la période d'expulsion».



Chaise d'accouchement. Décorée, datée (1837) et marquée aux initiales de la sage-femme alsacienne qui l'utilisait ; ce modèle pliant était aisément transportable. Musée alsacien, Strasbourg (cl. Musées de la ville de Strasbourg).

Mme Jeannette Weidknet

«Ma belle-mère a accouché en Août 1917 avec l'assistance d'une sage-femme et sans problème».

A cette époque-là, se faisait une grande campagne de sensibilisation sur l'efficacité de l'aseptie, car l'infection et la contagion étaient les principales causes de la mortalité infantile.

Aussi ma belle-mère allait, pour son fils, chercher des biberons stérilisés à «La goutte de lait» près de la place des Carmes à Toulouse.

Par la suite, elle a perdu deux enfants âgés de quelques jours seulement. On n'avait aucun moyen de lutter contre les bronchites, les infections digestives, les malformations. On ne savait pas soigner ces maladies.

Ma mère en 1908 a mis au monde des jumeaux : une fille et un garçon. A ma connaissance, l'accouchement s'est bien passé; mais la petite fille est morte à 8 mois d'une infection pulmonaire.

A cause de ces morts d'enfants jeunes, il s'est créé en moi un climat d'inquiétude. Je n'avais aucune angoisse de l'accouchement lui-même, je redoutais les conséquences pour le bébé.

J'ai eu beaucoup de difficultés à être enceinte, difficultés occasionnées par la guerre. En 1941-42, j'étais institutrice à la campagne, mais j'allais très souvent chez le docteur Guilhem, médecin-accoucheur à Toulouse, car je voulais bien sûr des enfants.

Ma belle-mère voyait pratiquement tous les jours dans le tramway, Madame Peres, une sage-femme, qui avait le même âge qu'elle. Tout naturellement, elle lui parlait de mes problèmes.

Madame Peres travaillait en collaboration avec le docteur Guilhem. Elle s'occupait aussi beaucoup du centre anti-cancéreux.

Quand, enfin, j'ai été enceinte en 1942, j'ai tout de suite choisi Madame Peres comme sage-femme. Elle avait des méthodes un peu en avance pour l'époque et j'étais rassurée car si ça n'allait pas, elle n'aurait pas hésité à faire appel au docteur Guilhem.

Pendant ma grossesse et après l'accouchement, je portais une ceinture faite de tissu de lin et donc non élastique. Elle était confectionnée à la main et ne ressemblait pas aux autres gaines, elle n'avait pas de baleines. C'était une large bande qui faisait une fois et demie le tour du ventre. Grâce à des pinces en haut et en bas sur la longueur, elle épousait bien la forme du corps et maintenait bien les muscles.

J'ai accouché de ma première fille le 1er avril 1943. Huit jours avant, j'étais venue voir Madame Peres et j'étais repartie dans mon poste d'institutrice. Mais elle m'a fait dire de revenir au plus vite à Blagnac et d'y rester. Je crois qu'à la différence des autres sages-femmes elle suivait très bien la grossesse des femmes. En tout cas, j'avais cette impression.

Mon accouchement s'est bien passé. Madame Peres est restée auprès de moi pendant tout le travail.

Ma seconde fille est née le 25 juin 1944. Auparavant, j'étais allée me faire délivrer un laissez-passer pour ma belle-mère à la Kommandatur qui se trouvait au Deauville à Blagnac. Car, à ce moment-là, il fallait ce papier pour aller chercher la sage-femme. Je crois que ma belle-mère y est allée en pleine nuit, car ma fille est née vers 8 h du matin. Une fois de plus, je n'ai eu aucun problème pour accoucher. Mais ma fille avait un double cordon, elle ne criait pas, elle s'étouffait.

Madame Peres a su la ranimer, je ne me souviens pas trop comment.

Ensuite, comme elle était pressée: elle devait aller à un baptême, elle est partie plus vite que d'habitude.

C'est alors que le bombardement a commencé. Mes beaux-parents sont partis dans l'abri avec ma fille aînée. Moi, je suis restée au lit. Mon mari maintenait sur la tête du bébé, couché dans son berceau, un casque d'infanterie, souvenir de la guerre 14-18. Quant à moi, avec un plateau au dessus de ma tête, je recueillais des débris de plafond qui dégringolaient.

Le bombardement se faisait en tapis. Les bombes tombaient tout près, de plus nous avions la D.C.A. juste en face de l'autre côté de la Garonne.

Mon mari faisait la navette entre l'abri qu'il avait lui-même creusé dans le talus de notre jardin et ma chambre pour voir si tout son monde allait bien.

Madame Peres (je l'ai su après) n'avait pas pu arriver au village, elle était allongée dans un fossé de l'Avenue du Général Compans. Elle pensait à moi: pourvu qu'elle ne se lève pas, se disait-elle. Elle avait peur que j'ai une hémorragie.

Mais non, je ne bougeais pas, mon plateau sur la tête. Je ne criais pas non plus. Je n'extériorisais pas mon inquiétude et pourtant, chaque fois qu'une bombe tombait, je pensais à mes proches qui étaient dans l'abri. Mon mari venait me rassurer, restait un moment et repartait. Cela a duré toute la matinée.

Quand, enfin, le bombardement a cessé, tous sont revenus. Ils se sont

occupés de ma fille aînée qui était totalement apeurée, angoissée au possible. Je me souviens d'ailleurs, qu'à chacune des alertes, nombreuses de jour ou de nuit, elle était perturbée, elle ressentait l'angoisse des adultes, le bruit la faisait hurler. J'avais bourré d'ouate de cellulose que l'on trouvait encore en pharmacie, d'anciens bégains aux fines dentelles pour éviter à mes filles l'effet de souffle, pour préserver leur tympan.

Deux jours après mon accouchement, madame Peres me faisait lever. En cela aussi elle était novatrice. Peut-être avait-elle été influencée par le docteur Guilhem?

En 1950, pour mon fils, j'ai aussi accouché à domicile, assistée, cette fois, par le docteur Roques. Tout s'est bien passé. Comme les sages-femmes, il a attendu près de moi toute la nuit. Pour l'enfant, il avait les mêmes attentions qu'elles.

Je me sentais encore plus en sécurité avec lui : c'était un médecin très rassurant (il est maintenant à la retraite).

J'ai accouché comme les deux premières fois dans le lit, sans position particulière. Peut être avait-on remplacé les vieux draps pliés en plusieurs épaisseurs par une alèse pour protéger le matelas? je me souviens pas très bien.

Huit jours avant la naissance de mon fils, j'allais encore à l'école de Blagnac à vélo. Quand il est né, j'étais tout de même en congé, mais c'était pour soigner ma fille aînée qui avait les oreillons. Ma seconde les a eus aussi, mais pas mon fils car je l'allaitais.

Par contre à 8 mois, il a eu une dangereuse otite. Il fallait lui faire une piqûre de pénicilline toutes les trois heures de jour comme de nuit. Une infirmière couchait chez moi. Mais ces piqûres ne donnaient aucun résultat, elles étaient totalement inefficaces. Ce sont des suppositoires d'auréomycine remodelés par le pharmacien (il n'en existait que pour les adultes) qui ont guéri mon fils.

Je n'ai pas oublié de faire vacciner mes enfants, surtout contre la polio, afin d'éviter le plus possible de risques.

Pour moi l'accouchement, n'est qu'un passage. Quand c'est terminé, on n'en parle plus. Le véritable but d'une grossesse c'est ce qui vient après l'accouchement, c'est à dire une nouvelle vie qui commence».

Les témoignages que vous venez de lire sont classés dans l'ordre alphabétique du nom des dames interrogées. Celles-ci ont répondu avec une grande amabilité et avec beaucoup de sincérité, toutes bien sûr selon leur sensibilité propre. Nous les remercions infiniment.

Que les personnes que nous n'avons pas contactées nous excusent et ne nous en veuillent pas.

Le manque de temps sape les meilleures volontés et les plus grandes intentions!

Suzanne BERET

Exemples de documents indispensables pendant l'Occupation.

RECTO

CH 2828

POLICE NATIONALE DE TOULOUSE

LAISSEZ-PASSER *lage femme*

M lle SAMAZAN Louise
dt. 34 rue du Marchands

Valable à partir du 6. 4. 1944

Permanet *Signature*

Imprimerie Préfectorale Régionale

VERSO

CH 2828

NATIONALE POLIZEI TOULOUSE

PASSIERSCHEIN *lage femme*

Herr/Frau SAMAZAN Louise
dt. 34 rue du Marchands

Gültig ab 6. 4. 1944

Permanet *Signature*

DÉPARTEMENT
de la
HAUTE-GARONNE

Blagnac, le 13 JUIN 1944

ARRONDISSEMENT
de
TOULOUSE

Le Maire de Blagnac

MAIRIE
de
BLAGNAC

L A I S S E Z - P A S S E R

P E R M A N E N T

VALIDE à Madame *Wend Rmuet*
Marguerite, de Blagnac
VALABLE du _____
à _____
de *vingt* heures, à *six*
heures.

N O T I F :

Accouchement éventuel de
Marguerite Wénd Rmuet femme
de Blagnac

Le Maire,



Pour le ravitaillement.

FROMAGE		DENRÉES DIVERSES	
F E		FROMAGE	
OCTOBRE		MATIÈRES GRASSES	
F D		Huile, Graisse végétale, Beurre, Margarine, Saindoux, Graisse alimentaire, Gras de bœuf fondu.	
OCTOBRE		DENRÉES DIVERSES	
F B		J3	
OCTOBRE		Valable du 1 ^{er} au 31 Octobre 1944.	
F O			
F A			
MATIÈRES GRASSES			

NOV. 42
UW

TITRE 611 U
valable du 1^{er} au 30 Novembre 1942

VIANDE
ET
CHARCUTERIE
N° 108350

La loi punissant des peines les plus graves, notament
celles des TRAVAUX FORCÉS À PERPETUÛTE,
la contrefaçon, le trafic et la mise en circu-
lation irrégulière des titres d'alimentation.

Important : distribution de...

(coupures de presse : fonds Caussat)

REGIMES

Les consommateurs titulaires d'un régime de suralimentation, les femmes enceintes ou allaitant leurs enfants sont informés que le recoupponnement de leurs cartes d'alimentation pour le mois de mai 1943 aura lieu à partir d'aujourd'hui à la section des régimes, 32, rue Valade, au rez-de-chaussée.

L'ordre de présentation est fixé comme suit :

Mercredi 21, lettres A, B, C, D; Jeudi 22, lettres E, F, G, H; vendredi 23, lettres I, J, K, L; samedi 24, lettres M, N, O, P, Q, R; mardi 27, lettres S, T, U; mercredi 28, lettres V, W, X; Y, Z; jeudi 29, retardataires; vendredi 30, retardataires.

Horaire de distribution : le matin, de 8 h. 30 à 11 h. 30; le soir, de 14 heures à 17 h. 30.

"La Dépêche" 21 avril 1943

Tickets savon E n° 2 enfants. — Remettez à votre fournisseur habituel, avant le 15 mai, vos tickets E n° 2 enfants. En échange, il vous sera remis, quelques jours après, pour chaque ticket, un morceau de savon pur léger « La Tour », qualité spéciale pour la peau des bébés. Savonneries de la Méditerranée Marseille.

"La Dépêche" 11 mai 1943

Carnet du mercredi :

ALCOOL, CHARCUTERIE, TRIPIERIE. — Autorisés.

BOUCHERIE, PATISSERIE. — Non autorisées.

BOULANGERIES. — Prenez votre pain pour demain jeudi.

BEURRE. — 100 grammes en échange des deux tickets de 50 grammes non barrés.

FROMAGE MAIGRE. — Ration de 80 grammes en échange des tickets FE, FG, FH, FI, qui valent chacun 20 grammes.

VOLAILLES ET LAPINS POUR LES A. — 250 grammes en échange du ticket DN de mars. Aujourd'hui, lettres de P à T.

CARTES DE CHARBON POUR LES ENFANTS DE MOINS D'UN AN. — Les familles bénéficiaires doivent se présenter 5, rue Saint-Jacques, munies du livret de famille, de la carte d'alimentation de l'enfant et de la carte familiale de charbon 1943-1944.

"La Dépêche" 12 mai 1943

Denrées à rationnement mensuel

SUCRE

En échange du ticket n° 1 du mois de mai :

Catégorie E	1250 gr.
Catégorie J3	750 gr.
Autres catégories	500 gr.

En outre, un supplément de 250 gr. est accordé, à titre exceptionnel, à toutes les catégories de consommateurs en échange du coupon n. 2 de mai de la feuille semestrielle. La date de cette distribution exceptionnelle sera annoncée prochainement.

CAFÉ

En échange du coupon n. 3 de mai :

Catégories E, J1, néant.
Autres catégories :

150 gr. de mélange comprenant 15 gr. de café pur, soit une quantité d'extrait correspondant à 15 gr. de café pur; soit 30 gr. de café décaféiné, sans mélange de succédanés, soit 25 gr. de thé, soit 125 gr. d'un mélange comprenant 25 gr. de thé et 100 gr. de succédanés, soit 250 gr. de petites déjeuners pour les catégories J2, J3 et V.

RIZ

En échange du ticket n. 3 de mai :

Catégorie E	300 gr.
Catégorie J1	200 gr.

PÂTES

En échange du ticket DZ de la feuille de denrées diverses du mois de mai, toutes catégories de consommateurs * 250 gr.

Un communiqué ultérieur fera connaître la date de mise en vente.

CHOCOLAT

La ration allouée au titre du mois d'avril sera distribuée au mois de mai en échange du coupon n. 0 de mai; elle est fixée comme suit :

Catégories J1, V	125 gr.
Catégories J2, J3	250 gr.

La date de mise en vente sera fixée ultérieurement.

CONFISERIE

Consommateurs des catégories E, J1, J2 et V : 125 gr. pour le mois, en échange du ticket DE. Autres catégories : néant.

La date de mise en distribution de cette denrée sera fixée par arrêté préfectoral.

Denrées à rationnement quotidien ou hebdomadaire

PAIN

Catégorie E	100 gr.
Catégories J1, V	200 gr.
Catégories J2, A	275 gr.
Catégories J3, T, C	350 gr.

La ration de pain des producteurs est ramenée à 250 gr. par jour.
La valeur des tickets-lettres est fixée à 300 gr.

"La Dépêche" 1^{er} mai 1943

QUELQUES REFLEXIONS....

Les témoignages que nous avons recueillis évoquent la 1^{re} partie du 20^e siècle; les souvenirs familiaux de nos amies la fin du 19^e siècle; mes souvenirs professionnels à partir de 1936 empiètent largement sur la 2^e partie du 20^e. En conséquence, nous couvrons 120 ans de l'histoire des naissances; brochant un tableau élargi sur nos prévisions pour une meilleure compréhension. Nous faisons remarquer que les faits se déroulent sur une période qui a comporté 3 conflits, donc 3 périodes d'après-guerre (1870/71, 1914/18, 1939/45).

Dans le temps, BLAGNAC était un village agricole et artisanal; sa population variée sur le plan socio-économique était évoluée: ceci, probablement en raison de la proximité d'une grande ville et la communication permanente et obligatoire entre les deux cités (Marché agricole de gros d'Arnaud-Bernard où s'écoulait la production blagnacaise; livraison régulière du linge de nos artisanes blanchisseuses à leur clientèle citadine; commerces dont BLAGNAC était dépourvu, etc) Ce village deviendra progressivement le lieu d'habitation d'un monde ouvrier industriel (Les Ferronneries du Midi, Ex-ONIA) pour devenir une ville industrielle (Aéronautique).

Nos remarques vont dépasser les limites de notre ville; nous considérons, cependant, que BLAGNAC est le reflet régional de "l'art des naissances".

Nous partons d'une époque d'obscurité et cheminons vers une époque de lumière. Grâce à quoi? A la recherche scientifique et la recherche médicale axées vers l'approfondissement des connaissances et l'application des découvertes par le corps médical et l'ensemble des professions de santé pour le mieux être des humains.

Dans la période la plus ancienne de notre étude, l'accouchement avait lieu au domicile familial, parfois sans surveillance mais le plus souvent avec une assistance de femmes; soit, les mères de la future maman, soit, une voisine, mère de famille "qui avait l'habitude"; parfois par une matrone (au sens le plus noble du terme) qui deviendra plus tard la sage-femme diplômée et, si nécessaire, le médecin de famille.

Les notions d'aseptie qui étaient connues devaient être peu respectées. L'essentiel était d'obtenir un accouchement par les voies naturelles afin de préserver la vie de la mère: l'opération césarienne était très dangereuse. La mortalité néonatale était lourde; la mortalité maternelle n'était pas rare.

Dans le 1^{er} quart du 20^e siècle, les progrès sont lents mais les notions d'aseptie sont rigoureusement respectées: on stérilise l'eau, le matériel instrumental par ébullition; le linge est lessivé et repassé, les vêtements médicaux sont d'une extrême propreté; les locaux sont nettoyés car on accouche encore à domicile.

L'assistance est assurée soit par le médecin de famille soit par la sage-femme; les cas difficiles sont traités à domicile par le médecin de famille rarement par un médecin spécialiste (nos gynécologues-accoucheurs d'aujourd'hui). Rares sont les anesthésies. Pas de médicaments appropriés pour guider le travail en diminuant la douleur. L'infection était redoutée.

Dans la période qui suit (vers les années 30) les progrès sont très marqués.

- on accouche encore à domicile ou en maison d'accouchement ou dans les services de maternité des hôpitaux ou des cliniques privées.

- La surveillance de la grossesse est bien établie: avec une bonne connaissance des antécédents de santé, meilleure connaissance du bassin osseux par les examens radiographiques; lutte contre les maladies vénériennes.

- Au moment de l'accouchement, les médicaments efficaces apparaissent; les techniques nouvelles pour l'opération césarienne préservent des complications infectieuses; les anesthésies locales ou générales par inhalation ou rachi-anesthésie sont administrées.

Les statistiques s'améliorent; l'accouchement se dédramatise.

Le temps s'écoule, nous atteignons l'après guerre 1939/45 avec une explosion scientifique et une grande évolution sociale.

- Surveillance obligatoire de la grossesse.
- Examens diversifiés pour lutter contre les risques maternels et foetaux (ex. connaissance et traitement de l'immunisation au facteur rhésus)
- Lutte contre l'accouchement prématuré
- L'accouchement ne se fait à domicile que rarement. Les services de maternité de l'hospitalisation publique ou privée sont organisés et spécialement équipés.
- L'usage des antibiotiques est largement utilisé
- Les anesthésies très modulables par voie veineuse ou péridurale sont largement pratiquées
- La régulation des naissances est abordée, discutée et sera ultérieurement applicable.

Mais alors pourquoi dans les témoignages n'exprime t-on que mauvais souvenirs, atmosphère de crainte ?

Une seule réponse: l'ignorance dans laquelle étaient tenues les jeunes femmes sur les problèmes de procréation: ces sujets étaient exclus de l'éducation des filles; on n'abordait pas ces problèmes dans les conversations courantes, "ce n'était pas convenable !" Les jeunes femmes arrivaient à l'état de futures mamans démunies, apeurées et seules. Le calme et la sérénité étaient parfois rétablis par la sage-femme en vertu de la règle "Autorité-Confiance".

Qu'est-il survenu ?

- Une libération de l'esprit : les problèmes de procréation sont connus et expliqués.

- Les grossesses sont désirées et ne sont plus un sujet de contrariété ou de mésentente du couple; les discussions sur les méthodes de contraception sont abordées simplement.

- LA PREPARATION A L'ACCOUCHEMENT sous l'impulsion du Dr LAMAZE qui en fut le promoteur en France est devenue courante et très conseillée. Les futures mamans ainsi que leur mari sont informés, mis en confiance; connaissent les lieux où le bébé viendra au monde. La naissance devient une affaire de couple et non plus une affaire de femme. Ils abordent tous deux ces quelques heures d'attente avec sérénité et confiance; la naissance survient, se produit alors une minute de bonheur intense quand ils découvrent qu'un petit bonhomme ou une petite bonne femme leur est donné.

La marche en avant continue. Une zone d'ombre en pleine lumière persiste : danger du SIDA, toxicomanie, maladies génétiques, tabagisme. Chacun est concerné et doit prendre conscience; de même sont redoutables, dans le progrès, des pensées délirantes. Que la sagesse des hommes permette d'éviter certaines dérives.

En conclusion, où en sont les petits Blagnacais ? Ils ont déserté leur ville pour voir le jour dans un plus grand confort; malgré cela, européens ou planétaires ils porteront toujours le sceau de BLAGNAC.

L. SAMAZAN S.F.

*Ex-Surveillante Chef des services de Maternité du C.H.R.
Ex-Directrice de l'Ecole de Sages-Femmes du C.H.R. de Toulouse*

OCCUPATION ALLEMANDE : un exemple de "collaboration" économique

"Mobilisation" des métaux non ferreux

LA GUERRE

Dès la signature de l'armistice, la France paie un lourd tribut à l'Allemagne victorieuse. Elle doit apporter sa contribution à la guerre qui continue avec l'Angleterre et cette contribution ne cessera de s'accroître avec l'extension et les difficultés du conflit.

Les Français ont en mémoire la raréfaction subite de la nourriture : céréales, légumes, produits laitiers, viandes et fruits disparaissent des étalages avec les textiles, le charbon. Les cartes de rationnement, les queues s'installent.

La guerre est vorace. Il lui faut des hommes qu'il faut nourrir, habiller et sacrifier. L'industrie doit aussi fonctionner à plein rendement. Les Allemands récupèrent immédiatement le bassin minier et les usines du Nord de la France, raflent les stocks de matières premières qu'ils découvrent. Mais c'est insuffisant. Il faut collecter systématiquement dans tous les foyers, les villes et villages "les métaux non ferreux" : cuivre, plomb, zinc, nickel, bronze, étain, indispensables pour la fabrication des armes et des munitions. Le gouvernement de Vichy va s'en charger en serviteur zélé.

Il convient d'ajouter que les organismes compétents considèrent que la totalité des ferrailles disponibles ont déjà été récupérées pendant la guerre franco-allemande et dans les mois qui ont suivi l'armistice.

LES BLAGNACAIS SONT SOLLICITES

Les Archives de Blagnac possèdent quelques documents relatifs à ce ramassage à partir de l'été 1941. Nous pourrions constater toutefois une évolution dans les procédés utilisés, à partir de 1942, puis après l'occupation de la zone sud en novembre 1942.

Car si la "guerre éclair", en quelques semaines, avait brisé la résistance française en mai-juin 1940, Hitler fut bien forcé d'admettre qu'elle avait échoué face à l'Angleterre dès septembre 1940 et surtout face à l'URSS et

la résistance inattendue de Moscou dans l'hiver 1941-42. Il fallut donc modifier la guerre, la transformer en "guerre totale" qui nécessite la mobilisation de toutes les ressources économiques de l'Allemagne et des pays occupés. La collecte des métaux non ferreux faisait partie de cette stratégie. D'abord semblable à de simples tracasseries, placées sous le signe trompeur de la "reconstruction nationale" son vrai caractère se dévoila peu à peu : extension de la mobilisation "loi du 4 juin 1942" et institution de l'impôt métal "loi du 9 février 1943".

Le 22 juillet 1941, le Secrétariat d'Etat à la Production Industrielle donne des directives très précises aux préfets qui les transmettent aux maires des communes de leur département. Le 10 septembre 1941, le préfet de la Haute-Garonne Cheneaux de Leyritz, de sinistre mémoire pour sa répression impitoyable contre les résistants, transmet ces directives par une affiche :

"Dans un but de Solidarité Nationale, répondez tous à ce pressant appel. En agissant ainsi, vous démontrerez votre fidèle attachement à l'oeuvre de redressement national du Maréchal Pétain".

D'emblée, on ment aux Français, le but réel de l'opération est camouflé, on essaie de les persuader qu'ils servent la France alors qu'ils participent à l'effort de guerre allemand.

LA COLLECTE

Un échange de correspondance important a lieu entre le maire de Blagnac et la préfecture. Sont précisés tout d'abord les métaux à collecter, puis l'indemnité proposée en échange

Plomb 6 F le Kg

Cuivre pur, bronze, laiton, maillechort... 30 F le Kg

Nickel, étain 75 F le Kg

Certaines monnaies sont acceptées :

5 F en nickel (75 F le Kg)

25 centimes en nickel (75 F le Kg)
bronze (30 F le Kg)
5 centimes en cupro nickel (41,25 f le Kg)
5 centimes en maillechort (32,50 F le Kg)

Les métaux seront collectés et stockés dans les écoles et à la mairie. Le maire enverra maints états récapitulatifs et réclamera plusieurs fois les indemnités promises.

En octobre 1941, le Secrétariat d'Etat à la Production Industrielle désigne un expert chargé de contrôler le nickel, l'étain et leurs alliages. Le 14 novembre, le maire sollicite sa visite. Le 30 août, deux donateurs ont livré 15 Kg de cuivre, 50 Kg de plomb et 8 Kg de cuivre. En octobre, six colis représentant 83 Kg sont prêts.

RENDEMENT INSUFFISANT

Le préfet trouve cependant le rendement insuffisant et la date des enlèvements sera retardée plusieurs fois, 1^{er} septembre, 10 octobre, 18 octobre, 18 novembre, 25 novembre, enfin 7 janvier 1942.

On propose de nouvelles sources possibles d'approvisionnement dans les établissements publics.

Dans une invraisemblable note de service, élaborée avec soin, l'Inspecteur d'Académie explique longuement aux directeurs d'école comment procéder dans leur établissement au dépistage des objets à livrer "non indispensables à l'enseignement". Il attire leur attention sur l'importance de l'enquête entreprise, jugeant inadmissible que des écoles envoient des états "néant" : on définit ensuite "ces objets non indispensables dont la suppression ne saurait porter préjudice à l'utilisation des locaux et à l'activité des services". A ne pas confondre avec les "objets remplaçables" plus ou moins faciles à remplacer etc... Ce n'est pas tout, les objets peuvent être mobiles (cendriers, ouvre-lettres, boîtes, vases, corbeilles...). Ils peuvent "être démontés sans faire appel à un ouvrier spécialisé et ne pas être remplacés" : patères, consoles, grilles, statuettes, portails...

Enfin il peut être nécessaire de les remplacer, donc trouver l'objet de rechange voulu.

Sont préservés (pour le moment) les objets ayant une valeur artistique ou historique.

On est confondu devant autant de mesquinerie : et par l'importance de la paperasserie au sujet de cette collecte alors que la pénurie de papier était manifeste.

Une requête semblable est faite auprès du bureau de bienfaisance qui signale le 29 août qu'il ne possède aucun métal disponible.

Soucieux d'encourager les édiles locaux le préfet leur écrit le 15 octobre 1941 : "Vous voudrez bien rappeler à vos administrés que la récupération des métaux non ferreux est notre seule ressource en vue de maintenir les activités industrielles et agricoles, et qu'elle influe directement sur le ravitaillement par l'aide qu'elle apporte à la protection des récoltes, à la fabrication des produits synthétiques et aux transports."

ENCOURAGEMENTS

En outre il sera alloué une attribution supplémentaire de 1 Kg de sulfate de cuivre pour 1 Kg de cuivre pur à chaque agriculteur. Cela pouvait constituer un argument décisif. Ces paysans devaient avoir une bien mauvaise vue. Sinon, comment expliquer que l'on puisse encore admirer tant de chaudrons, casseroles, bougeoirs, "calelhs"(*) chez eux, chez leurs héritiers ou chez des antiquaires.

Des dépôts seront faits tout de même. Le 19 novembre 1941 un donateur de 20 Kg de cuivre s'inquiète : alors qu'il rangeait des papiers, la quittance prouvant son dépôt a "je ne sais comment volé dans la cheminée et brûlé en un instant. Comment remédier à ce que j'appelle un désastre : la quantité de sulfate de cuivre dont nous serons privés l'année prochaine". Espérons qu'il a pu tout de même obtenir ce précieux produit en temps utile.

Les métaux demandés arrivent peu à peu. En décembre 1941, Beauzelle a livré ses stocks à Blagnac :

5 Kg de plomb

36,940 Kg de cuivre

0,640 Kg d'étain

qui rejoignent les 83 Kg déjà collectés.

(*) calelh : ancienne lampe à 3 becs, munie d'une tige à crochets, brûlant de l'huile

RAMASSAGE

Un autre problème est posé : comment enlever ces stocks ? La municipalité ne dispose pas à cette époque de moyens de transport, la circulation automobile, la distribution d'essence étaient extrêmement limitées. La commission départementale désigne 4 ferrailleurs toulousains qui sont habilités pour le ramassage.

Le préfet demande aux édiles municipaux, par circulaire du 9 décembre 1941, de faciliter au maximum la tâche des ramasseurs habilités par un triage préalable des métaux récupérés.

Le 16 décembre, le ramasseur vient chercher :

300 Kg de plomb

365 Kg de cuivre

10,500 Kg d'étain

2 Kg de nickel

alors que la mairie avait recensé le 12 décembre

297 Kg de plomb

379 Kg de cuivre

37 Kg de bronze

21 Kg d'étain

1,200 Kg de zinc

14 Kg de laiton

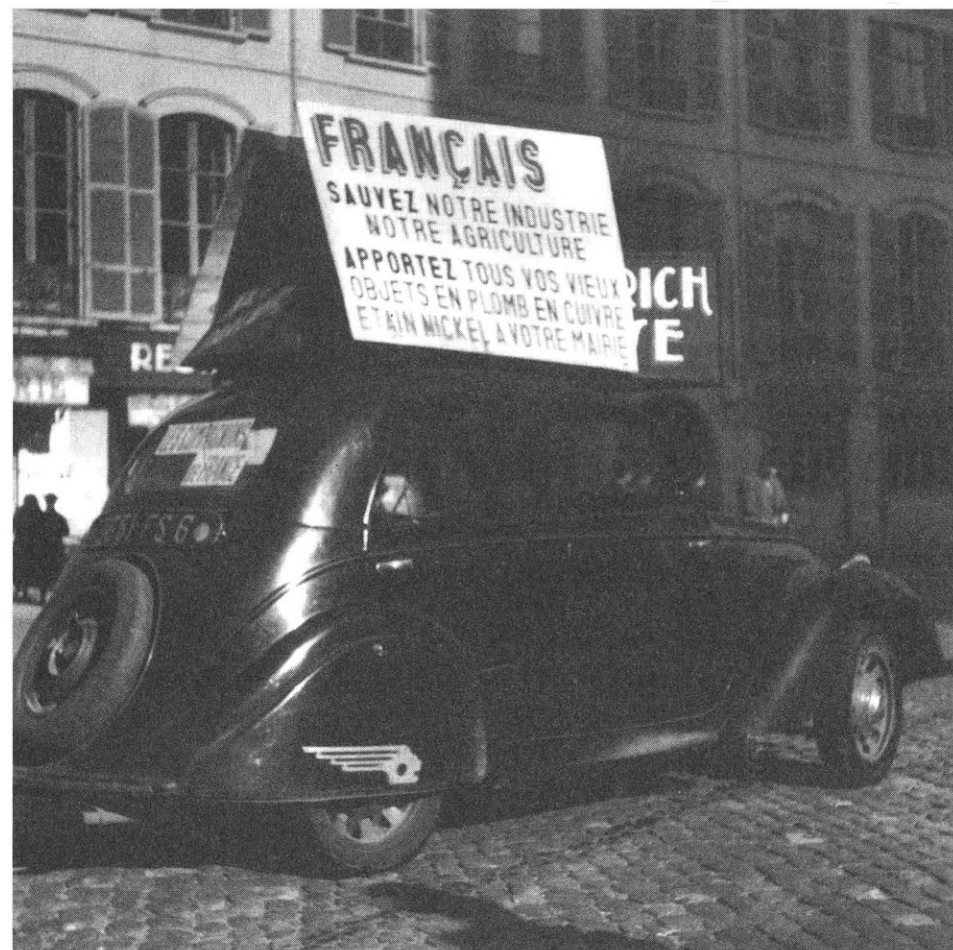
Le ferrailleur laissera sur place 15 à 20 Kg de matières diverses, sans doute mal identifiées.

D'après une note du 17 novembre, le Secrétariat à la Jeunesse est chargé d'organiser le ramassage par les groupements de jeunesse et demande aux municipalités d'aider ces derniers en particulier "par le prêt du matériel utile au ramassage : voitures à bras, brouettes..." Pas de trace de cette participation.

Qui a effectué tout ce travail de manutention ? Les employés de mairie (peu nombreux à cette époque), les enfants des écoles, des volontaires ? Pas de témoignage à ce sujet.

Le 26 février 1942 l'Organisation de l'Industrie et du Commerce des ferrailles demande "l'intensification de la récupération des ferrailles". Il faut prospecter chez "les garagistes, dans les usines, les ateliers". Le maire le communique aux intéressés.

Le 21 juillet 1942, les agriculteurs bénéficient d'une répartition de 140 Kg de sulfate de cuivre. Supplémentaire ? Normale ? Pas de précision à ce sujet.



ECLAIRAGE PUBLIC

D'avril à mai 1942, un dossier surprenant va susciter une correspondance suivie entre la mairie et l'usine à gaz de Toulouse (pas encore nationalisée) au sujet de l'éclairage public.

Tout d'abord le 8 avril le maire demande si l'on peut sans inconvénient supprimer certaines rampes d'éclairage qui appartiennent à la compagnie du gaz et sont inutilisées. L'ingénieur principal demande la liste de ces appareils et, après examen, la compagnie du gaz rappelle le cahier des charges de la commune qui s'est engagée à conserver 20 lanternes au gaz. L'ingénieur précise qu'en ce moment ces lanternes sont éteintes (défense passive oblige) mais qu'il existe aussi 4 consoles et 3 rampes inutilisées qui sont la propriété de la Compagnie. "Nous pouvons les enlever à vos frais si vous nous en donnez l'ordre, et nous donnerons ainsi les métaux récupérés".

Nouvelles précisions fournies le 15 mai à la demande du maire. "Avant septembre 1939, les appareils d'éclairage suivants n'étaient pas en service :
 - 3 candélabres (rue Abbé Cazeneuve, Bd Jean Rivet, Bd Nord);
 - 4 consoles (avenue du Ramier, rue Bacquié-Fonade, rue de la Croix-Blanche, chemin de Fonsorbes);
 - 2 rampes d'éclairage extérieur sur les façades (l'une à l'école de garçons, l'autre à l'école de filles).

Ils peuvent être remis en service sur l'ordre de la municipalité. En nous donnant l'ordre de les enlever, vous vous privez du droit de demander de les remettre ultérieurement en fonctionnement".

Nos édiles sont cette fois bien perplexes, voilà qui implique singulièrement l'avenir de leur commune. Le 19 mai leur attitude est fixée. Le maire écrit à l'ingénieur : "Il n'existe plus aucune installation d'éclairage des rues et des bâtiments qui ne répondent plus à aucune utilité".

Ouf! la commune conservera ses lampadaires ses rampes et ses consoles et tant pis pour le devoir "patriotique" et la récupération des métaux ferreux ou non ferreux.

LES CONTRAINTES SE DURCISSENT

En novembre 1942, c'est l'occupation de la zone sud donc de Blagnac par l'armée allemande. De nouveaux problèmes seront à résoudre, logement des troupes, Service du Travail Obligatoire.

Le 4 juin 1942, une loi avait précisé la conduite à tenir pour l'extension des "opérations de mobilisation des métaux non ferreux à toutes administrations, commerces, agriculteurs, aux différents cultes et aux

particuliers en recourant à l'obligation chaque fois qu'il sera nécessaire". Le pouvoir devient menaçant : "Un commissaire a été doté de larges pouvoirs de décisions et de sanctions. Selon le cas "faire appel à la bonne volonté ou l'intérêt particulier ou encore exercer une pression sur les multiples possesseurs de métal, votre collaboration est absolument nécessaire".

Enfin, le 9 juin 1943 une loi encore plus répressive institue "l'impôt métal" (voir document joint).

AVERTISSEMENT

établi
pour la livraison de
métaux non ferreux
prévue par la loi
du 9 février 1943.

DÉPARTEMENT

HAUTE-GARONNE

COMMUNE OU QUARTIER

à Boulogne KK

M Y. Heid Kemmer Longes
26 rue d'Helaine
 à Boulogne

Article 824f du rôle

homologué le

5 MARS 1944

Mod. B. (Mars 1943.)

Vous trouverez dans le cadre ci-dessous l'indication de la quantité de cuivre qui vous est imposée en exécution de la loi du 9 février 1943 instituant un impôt métal et de l'arrêté interministériel du 10 février 1943 concernant ledit impôt.

Loyer matriciel servant de base à la contribution mobilière de 1943 et en fonction duquel est calculée la quantité de cuivre imposée.	Taux à appliquer au loyer matriciel pour la détermination de la quantité de cuivre imposée.	Quantité de cuivre à livrer.
<u>200</u> francs	<u>0.14f</u>	<u>29</u> hectogrammes.

Vous pourrez vous libérer valablement par la remise d'objets contenant du cuivre, de l'étain, du nickel, du plomb ou de leurs alliages d'après les équivalences suivantes fixées par l'article 3 de la loi du 9 février 1943 :

Pour 1 kilogramme de cuivre imposé vous pourrez remettre :

- 1 kilogramme de bronze ou de mallechort;
- ou 1.500 grammes de laiton ou de tombac;
- ou 500 grammes d'étain;
- ou 250 grammes de nickel;
- ou 5 kilogrammes de plomb.

RAPPORTEZ LE PRÉSENT AVERTISSEMENT EN VENANT EFFECTUER LA LIVRAISON AU CENTRE DE COLLECTE
 (Voir au verso les dispositions concernant l'impôt métal.)

A Verdun-sur-Garonne, un récupérateur avait stocké une assez grande quantité de métaux non ferreux ; un groupe de résistants s'y rendit et — aidé d'ailleurs par le fils du récupérateur — transporta le stock et le jeta dans un endroit inaccessible du lit de la Garonne où il ne fut découvert qu'après la Libération. (C. BELLOC).

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Liberté - Egalité - Fraternité

Patriotes Français,

L'Allemagne vaincue exige que vous
lui fournissiez les dernières cartouches !
Vous ne serez pas les propres
ASSASSINS de vos fils, de vos parents
et de vos amis.

Pas un gramme de cuivre,
Pas un centime pour les Boches !

Patriotes, d'un seul bloc, rejetez l'odieux mensonge
de Vichy ! L'Industrie Française est sous les ordres
d'Hitler, elle travaille pour lui !

**NE DONNEZ PAS VOS MÉTAUX,
CE SÉRAIT UN CRIME.**

**VOUS SERIEZ LES COMPLICES
DES MILICIENS ASSASSINS.**

Le Front National de la lutte pour la Libération de la France.

Affichette apposée sur les murs de Castelsarrasin en mai 1944.

Aucun document blagnacais postérieur à mai 42 n'existe, à l'exception d'un texte de mai 43 relatif à un ordre de prélèvement dans "l'hôtellerie" à transmettre aux intéressés.

Certains blagnacais sont peut-être en mesure de fournir des renseignements complémentaires. Ils seront les bienvenus.

A signaler dans la région une affichette apposée sur les murs de Castelsarrasin en mai 44 qui eut une influence certaine sur la perception de l'impôt métal. Le sous-préfet rend compte en date du 6 mai 44 que "le rendement de l'impôt métal est insignifiant à Castelsarrasin où cette imposition rencontre une sérieuse opposition".

ENJEU VERITABLE DE CETTE "MOBILISATION"

Cette récupération, qui n'est qu'une des multiples facettes des tracasseries, des contraintes de la "kollaboration" peut paraître anecdotique comparée à tous les drames entraînés par ce conflit gigantesque qui enflamma l'Europe et le monde entier.

Il ne faut pas la sous-estimer : c'est le 1^{er} janvier 41 que la "Deutsche Zeitung in Frankreich" écrit, rapportant les déclarations du docteur Reuter (führer de l'économie de guerre) que l'approvisionnement de l'Allemagne en matières premières était meilleur qu'au début de la guerre, grâce aux masses considérables de butin en matières premières réalisées en France par les troupes allemandes. Il s'agit certes, uniquement des stocks raflés au lendemain de l'armistice. Les nombres indiqués, sont tout de même impressionnants :

"En ce qui concerne le volume de ce butin, écrit la Deutsche Zeitung in Frankreich, le docteur Reuter a donné quelques exemples particuliers. Dans la seule ville de Bourges, 30.000 tonnes de cuivre rouge sont tombées aux mains des Allemands; dans une seule localité de la France du Sud-Ouest, une quantité aussi grande. D'autres disponibilités importantes furent trouvées dans les autres régions de la France. On peut citer des chiffres semblables pour le plomb et le zinc. Sont également très importantes les quantités des produits destinés au durcissement du fer et de l'acier qui sont devenues propriété allemande. Ainsi, dans

l'arrondissement de Dijon, 20.000 tonnes de minerai de manganèse et, dans une seule localité du Luxembourg, 125.000 tonnes de minerai de manganèse et 20.000 tonnes de ferro-manganèse sont tombées aux mains des Allemands.

Particulièrement important est le butin allemand en France pour le caoutchouc. De même, le butin était tout à fait important pour le textile, de même pour la laine, le coton et la soie.

Le docteur Reuter mentionne également que l'Allemagne s'est emparée des mines de fer de "réputation mondiale" de la Lorraine, du Luxembourg et de la Haute-Silésie, "ainsi que des entreprises sidérurgiques de ces pays".

Cet article est cité dans une brochure publiée clandestinement en janvier 41, écrite par le philosophe Georges Politzer (fusillé quelques mois plus tard) : magistrale riposte à un discours prononcé à la tribune du Palais Bourbon en novembre 40, par le Reichsleiter Rosenberg, mandataire du Führer, qui croyait culpabiliser les Français en exposant son "règlement de comptes avec les idées 1789"

LES ALLEMANDS DEROBENT LES STATUES !

On ne saurait clore cet article sans rappeler une opération réalisée dans toutes les villes. Déboulonner systématiquement, afin de les fondre, les statues de bronze qui ornaient les places et les jardins publics, statues représentant très souvent les grands personnages de la III^e République (*).

Toulouse ne fut pas épargnée par ce vandalisme. Jean Jaurès lui-même, personnage symbolique s'il en fut, député socialiste d'Albi, après une lutte difficile contre le potentat local, Jean Jaurès, ancien professeur de la faculté de lettres, ancien adjoint au maire de Toulouse, Jean Jaurès, ardent défenseur de la paix, assassiné à la veille de la guerre de 14-18 qui vit se rassembler autour de sa statue, square du Capitole, tant de manifestations populaires contre la montée du fascisme, la statue de Jean Jaurès fut fondue avec les autres. Par bonheur, à la libération les nouveaux édiles issus de la résistance, découvrirent la tête (**), dans les sous-sols du Musée des Augustins, cachée? oubliée? Mystère. Ils s'empressèrent de la réinstaller à la place qu'elle n'aurait jamais dû quitter.

Jeannette Weidkennet

(*) Voir documents joints.

(**) La statue était "en pied". Seule la tête fut retrouvée.



Sur le socle : "A Jean-JAURES, Apôtre de la paix.
La Ville de Toulouse.

BIBLIOGRAPHIE

- 1 - Editions sociales - 1947.
Georges POLITZER
"Révolution et Contrévolutions au XX^e siècle"
- 2 - Edition : "Nouvelles du Tarn et Garonne" 1985
Commission départementale du PCF - Ouvrage collectif
"Le PCF dans la Résistance en Tarn-et-Garonne"

AUTRES SOURCES

- 4 - Archives municipales de Blagnac
- 5 - Presse de l'époque (Maison de l'Histoire - Fonds CAUSSAT)
La Croix 25.10.41
Le Midi Socialiste 26.05.43
- 6 - Documents et souvenirs personnels
- 7 - Document photographique réalisé par :
Madame Germaine CHAUMEL communiqué
par Madame Martinez CHAUMEL.
- 8 - Carte postale confiée par Mr ESPANOL

Jean GUEHENNO, professeur, écrivain, très engagé dans la lutte antifasciste avant la guerre, écrit ce qui suit le 7 janvier 1942
"Une à une les statues de Paris disparaissent, le ballon de la place des Ternes, dont Fargue dit drôlement qu'il ressemble à un vaporisateur, Chappe et son télégraphe, les deux pharmaciens du Boulevard Saint-Michel. J'ai vu l'autre jour, place du Panthéon, déboulonner Rousseau. Pauvre "citoyen" tu vas devenir l'âme d'un canon.

Il ne reste plus au milieu des places que des socles vides. Veut-on que nous pensions mieux à la grande absente? Il semble maintenant que tous ces socles portaient la même statue, la statue de la Liberté."

Gallimard - 1947 - Jean Guehenno - "Journal des années noires".

Témoignages - Coupures de journaux toulousains

Dans chaque département, DES COMMISSIONS désigneront les monu- ments publics à enlever pour la refonte

Vichy, 17 octobre. — On a déjà tout dit sur notre pénurie en métaux non ferreux : cuivre, plomb, étain et nickel.

C'est pour apporter un remède à cette situation que le gouvernement a entrepris de mobiliser ces métaux. Tous les industriels, commerçants et particuliers ont été, on le sait, invités à déposer dans les mairies les objets métalliques non nécessaires ou qu'ils pouvaient remplacer.

Or, il existe une autre source importante de métaux constituée par les monuments, les statues en bronze qui ornent de nombreux lieux publics.

Le gouvernement a décidé de faire procéder à l'enlèvement de ceux qui ne présentent pas un caractère artistique ou historique et auxquels ne s'attache pas de considération d'ordre psychologique.

Une commission, dont la composition sera fixée par le secrétariat d'Etat à l'éducation et à la jeunesse, sera créée dans chaque département pour déterminer les statues et monuments qui devront être conservés.

Les objets métalliques réunis seront mis à la disposition du secrétariat d'Etat à la production industrielle.

25.10.41 La Croix de Toulouse.

NOUS SOMMES ARRIVÉS AU BOUT DU ROULEAU Et si l'on récupérait le cuivre des brocanteurs

Etre privé de vin ou réduit à un ration plus que médiocre n'est point sans doute la plus grave des restrictions pour la plupart d'entre nous, mais certainement la plus sensible. Dans notre économie vitale, le vin est l'agent actif, le stimulant et la fleur. Il est le frère de notre sang, la communion plus profonde avec la terre comme le prêtre avec les mystères de l'esprit.

Chaque jour, maintenant que les réserves publiques et privées ont été plus ou moins épuisées, nous nous apercevons un peu plus amèrement de l'absence du vin. Les causes de sa disparition dans son pays classique, dans ces régions couvertes de vignes à l'infini, à les causes que l'on connaît, prélèvements, suppression par l'occupation anglo-américaine de l'Afrique du Nord, des arrivages algériens, et enfin médiocrité de la dernière récolte et peut-être aussi de celle qu'on attend.

Celle-ci ne sera-t-elle pas plus encore que la précédente diminuée par les parasites, ces parasites — le mildiou principalement qu'on ne peut plus combattre à satiété. Le sulfate de cuivre, grand défenseur de la vigne, nous manque et risque de nous manquer plus encore.

L'on est bien près, en effet, d'avoir épuisé tous les moyens de récupération. La collecte du cuivre pratiquée de diverse et parfois fort ingénieuse façon a donné la plus grosse part de ce qu'elle pouvait donner, surtout lorsque si joliment l'on échange contre le cuivre du vin.

Nos petites cités ont contemplant et contempnent encore avec tristesse ces socles dépouillés, sur lesquels se dressaient les monuments d'une qualité artistique soutenue des gloires locales, petites peut-être au regard de la grande histoire, mais qui n'en étaient pas moins pour les citoyens de la localité, un appel fier, si l'on peut dire, et haute valeur artistique, point familier dont l'action était discrète mais incontestable.

Quant à ces objets, ces éléments de nos vies, ces éléments de nos vies qui subsistent encore dans les demeures et les installations diverses, peut-on y chercher sans inconvénients? A-t-on d'autres métaux pour les remplacer? Il semble bien que nous soyons arrivés au bout du rouleau au-delà de quoi l'on ne peut plus s'attaquer qu'à ces récupérations de volume peu importantes dont le Français est jaloux parce que ces objets font partie de son cadre strictement privé.

Or, avant d'en arriver là, n'y aurait-il pas une autre récupération de cuivre à pratiquer, une récupération qui non seulement porterait sur des quantités assez considérables, mais surtout ne comporterait aucun dommage moral irréparable puisqu'il ne s'agirait que d'en fixer un prix dans les circonstances présentes équitables? Qui a observé dans toutes les villes, grandes ou petites et parfois fort nombreux, ces étalages d'antiquaires, de brocanteurs, de bibelotiers entières ment ou pour une grosse part voués aux objets de cuivre. Il en est parfois d'énormes non seulement en devanture mais jusqu'au fond des boutiques et arrières-boutiques. Ce sont-là de véritables stocks.

L'on n'y a pas encore touché. Pourquoi? J'entends bien qu'il s'agit là de fonds commerciaux et qu'il est naturel, tant qu'on le peut, de maintenir tous les commerçants en exercice. Mais désormais, la nécessité doit l'emporter sur toutes les réserves. De telles masses de cuivre peuvent-elles plus longtemps rester ainsi inertes? La récupération ne devrait-elle pas en être organisée? Il va sans dire que les propriétaires seraient désintéressés, non point selon les habitudes fanatisées de leur négoce spécial, mais avec un taux raisonnable. Il va sans dire aussi qu'une discrimination serait établie par les experts, dont bénéficieraient les objets d'une réelle et haute valeur artistique, point si nombreux d'ailleurs. Cette récupération vaudrait à nos vignerons une quantité appréciable de poison protecteur. Ne va-t-on pas y songer?

26.5.43 Le Midi Socialiste.

BOMBARDEMENTS DE BLAGNAC EN 1944

Quatre bombardements eurent lieu par l'aviation alliée, le 6 avril, le 2 mai, le 25 juin, et le 12 août, sur l'agglomération toulousaine, au sens large. Les objectifs étaient les aérodromes de Blagnac et Franczal, les usines et ateliers d'aviation, la poudrerie, les batteries de DCA sur les coteaux de Pech David.

BOMBARDEMENT DU 6 AVRIL.

Le signal de danger aérien fut donné le 5 à 23 h 30, l'alerte à 23 h 35. Vers 24 h quatre vagues d'avions, volant vers 1500 m d'altitude, une quarantaine d'appareils, furent signalés venant du N.O.. La 1ère vague éclaira les objectifs et évolua pendant une dizaine de minutes (tactique de la Royal Air Force - R.A.F. - envoyant des "path finders" et le "master bomber"). Les fusées éclairantes avaient délimité comme objectifs les bâtiments des Ateliers Industriels de l'Air - A.I.A. - à Saint Martin du Touch et à Blagnac, et les usines Bréguet à Montaudran, tandis que les habitants gagnaient les abris et les tranchées, et que la "Flak" (D.C.A. allemande) entra en action. La deuxième vague commença les bombardements, qui durèrent 45 mn environ, les avions anglais volant à basse altitude pour ne pas arroser en dehors des objectifs. L'un d'eux explosa en l'air avant de s'écraser vers Montaudran. Un autre, sévèrement atteint, largua ses bombes pour pouvoir reprendre sa ligne de vol. L'une tomba dans le Parc Toulousain, l'autre à la Croix de Pierre. L'attaque fut effectuée avec des bombes explosives de tous calibres, dont certaines de 2000 kg, des incendiaires de 15 à 250 kg, et plusieurs bombes à retardement. Il y eut 75 victimes civiles, 13 tués et 14 blessés à Saint Martin du Touch, 8 tués et 17 blessés à Montaudran, 1 tué, 14 blessés à la Croix de Pierre, plus d'un millier de sinistrés dont plusieurs trouvèrent refuge au Cours Dillon de Toulouse.

Voici le témoignage d'un Blagnacais, le docteur Contie :
"Ce village de moins de 5.000 habitants, situé dans la banlieue de TOULOUSE, est peuplé d'agriculteurs, de blanchisseurs et d'ouvriers

d'usines d'aviation situées à proximité, en particulier l'Atelier Industriel de l'Air (A.I.A.).

Le Maire est Mr MIGNARD, le Chef de la Défense Passive est le Colonel BESSET. Le responsable des véhicules pouvant être réquisitionnés s'appelle Mr MAGNE, mécanicien.

Un poste de secours est installé à la Mairie (située au même emplacement que la Mairie actuelle) où doivent immédiatement se rendre en cas de bombardement les trois médecins du village (Note n° 1)

- Dr BARRUE, le plus âgé, chef du poste de secours

- Dr PRESSAC

- Dr CONTIE, le plus jeune, chargé en particulier d'aller chercher les blessés

Depuis le 11 novembre 1942 les troupes allemandes occupent les usines et le terrain d'aviation. Elles ont réquisitionné beaucoup d'habitations à BLAGNAC et aux environs.

Dès qu'il y a une alerte aérienne on entend les sirènes des usines et aussi le défilé des voitures allemandes sur la route de GRENADE, fuyant vers des abris au domaine de FERRADOU, à trois kilomètres au nord du village.

Lorsqu'une alerte fût déclenchée le mercredi 05 avril 1944, vers 23 h. 30, j'étais occupé à réparer un pneumatique de ma bicyclette, pratiquement mon seul moyen de locomotion par manque d'essence, et parfois même par suite de l'interdiction d'utiliser un vélomoteur.

Les Allemands, présents nuit et jour dans les usines, s'enfuirent bruyamment vers FERRADOU avec tous leurs véhicules.

Soudain, j'entendis le bruit des avions de bombardement anglo-américains vite couvert par un feu nourri de la défense contre avions (D.C.A.) allemande et les violentes explosions des bombes lancées par les

Note n° 1 : On lit dans une délibération municipale du 16 mai 1943 que "Madame Roche propose la création d'un poste de secours en cas de bombardement aérien. Monsieur le Maire répond qu'il se mettra en rapport avec la Préfecture à l'effet de savoir dans quelles conditions les objets nécessaires pourront être mis à la disposition de la commune et promet de s'employer à cette création."

avons. Nous étions déjà le jeudi 06 avril, il était 0 h. 15. L'obscurité, imposée pendant la guerre, était atténuée par des fusées éclairantes et par la lueur des incendies vers les usines d'aviation principalement. Le village était criblé par les éclats d'obus de la D.C.A..

Je me rendis au poste de secours de la Mairie. J'habitais en face. Le Maire arriva aussi très rapidement, et voulut téléphoner aux pompiers de la ville de TOULOUSE. Il tournait sans cesse la manivelle du téléphone - l'automatique n'existait pas à l'époque - mais il lui était impossible d'obtenir quelqu'un au bout du fil. Je le dissuadai d'insister. Il me demanda alors d'aller voir ce qui se passait vers l'aérodrome et les usines. Le Dr PRESSAC venant d'arriver au poste de secours, je partis immédiatement à bicyclette. Route de GRENADE je rencontrai un petit groupe de personnes qui m'annoncèrent la mort de PRESSAC. Je leur répondis que je venais de le voir. C'est alors que j'appris que c'était un homonyme du docteur, Auguste PRESSAC, qui venait de mourir subitement pendant le bombardement. Ses obsèques eurent lieu le lendemain vendredi 07 avril à 16 heures en l'église de BLAGNAC.

Arrivé à l'A.I.A., je me trouvai absolument seul et dans l'impossibilité d'avancer à cause des incendies des bâtiments des usines. Le restaurant de Mr et Mme H., situé à proximité, était écroulé. Il avait heureusement été évacué. Les Allemands ne revenaient pas malgré que le bombardement soit terminé, ainsi que les tirs de la D.C.A..

J'entendis soudain le bruit d'éclatements de bombes à retardement, tout autour et principalement en arrière des usines, dans la direction de St Martin du Touch. En rentrant au poste de secours, je vis au milieu du Chemin de la Gare (actuellement avenue du 11 novembre 1918) un grand trou fait par une bombe qui n'avait pas éclaté.

Arrivé au poste de secours, je repartis aussitôt, avec une camionnette réquisitionnée, au domaine de FERRADOU où on avait signalé deux blessés à transporter. J'y trouvai, blessés, Mr et Mme D., régisseurs du domaine, qui avaient été ensevelis dans un abri sur lequel venait de tomber un obus de la D.C.A. allemande non éclaté.

Selon les ordres reçus, je les ai transportés au poste de secours de BLAGNAC d'où ils furent transférés ultérieurement à l'Hôtel-Dieu de TOULOUSE (l'Hôpital de PURPAN, en cours de finition, était occupé par les Allemands).

Je fus ensuite appelé au Monastère de BLAGNAC pour constater le décès d'une religieuse morte subitement pendant le bombardement.

J'ai appris qu'il y avait quelques blessés à BLAGNAC au domaine de Mr R. (actuellement cité LAYRAC). Je ne les ai pas vus car ils ont été secourus pendant que j'étais à FERRADOU.

Les très nombreuses bombes à retardement ont explosé jusqu'au lendemain vendredi 07 avril vers midi. Pendant la nuit du 05 au 06 avril une de ces bombes a éclaté près de BLAGNAC dans un café de SAINT MARTIN du TOUCH situé à l'angle de la route de Bayonne et de la rue Vélasquez qui conduit à BLAGNAC en longeant les usines d'aviation. Il y eût une dizaine de tués parmi les sinistrés venus se réfugier dans ce café en pleine nuit. D'autres bombes à retardement, pas toujours éclatées, sont tombées entre PURPAN et BLAGNAC et entre PURPAN et SAINT MARTIN du TOUCH (Note n° 2).

Ce bombardement du 06 avril 1944 a été en même temps effectué par des avions anglais de la Royal Air Force (R.A.F.) qui ont opéré "en piqué" sur des objectifs bien précis, et connus des britanniques. Par exemple sur la maison de Mr et Mme D. située dans une impasse de BLAGNAC qui est devenue actuellement l'Avenue Frédéric MISTRAL. Cette habitation avait été réquisitionnée, et contenait des postes allemands de radiophonie. Elle fut entièrement détruite (avec le matériel et peut-être le personnel).

Le jeudi 06 avril, dès le lever du jour, et malgré les explosions des bombes à retardement, les Blagnacais allèrent constater les dégâts. Ils étaient consternés mais ne paraissaient pas éprouver des sentiments d'hostilité envers les alliés.

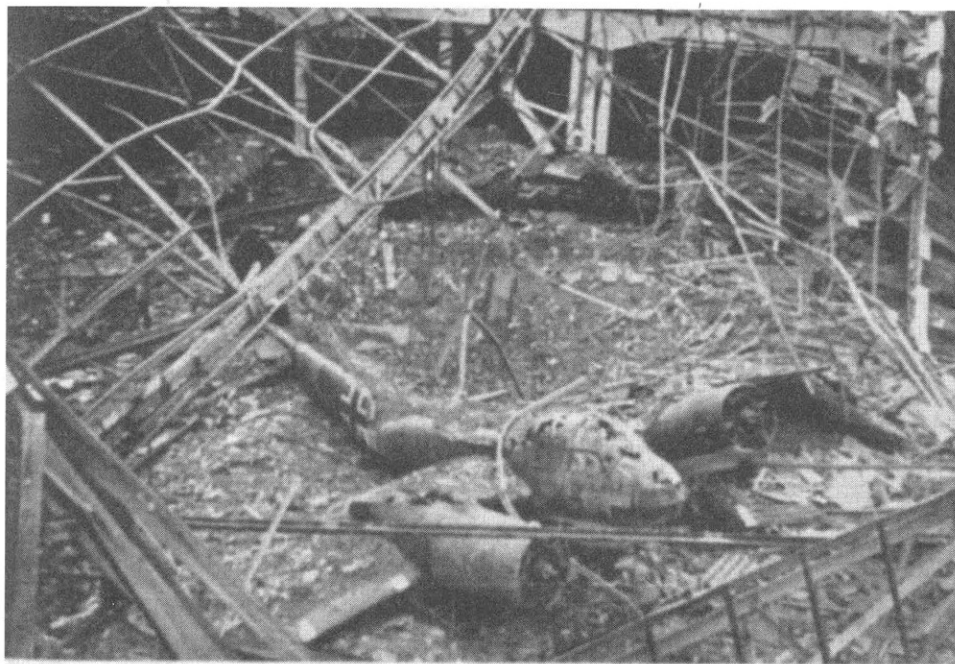
Le village de BLAGNAC a été très exposé pendant cette guerre à cause de la proximité des usines d'aviation, mais ses habitants, s'ils ont subi des dégâts matériels, n'ont pas eu à déplorer beaucoup de pertes humaines. On doit noter que le jour de leur départ de BLAGNAC (le samedi 19 août 1944) les allemands y ont commis beaucoup de dégâts, et ont tué par balles Avenue du Général COMPANS, en face du Monastère, Mr Marceau CARTELLE qui, paraît-il, circulait à bicyclette et n'avait pas obéi assez rapidement à un ordre de s'arrêter.

Note n° 2 : De nombreuses bombes à retardement ont explosé dans la journée du 6 dans le lit même de la Garonne entre les 7 Deniers et Casselardit, provoquant de magnifiques geysers (communiqué par J. Weidknnnet).

Beaucoup de Blagnacais ont tiré la conclusion suivante : le village a été bien protégé par son patron : SAINT EXUPERE."

BOMBARDEMENT DU 2 MAI.

Il n'intéressa pas directement Blagnac, les objectifs étant la gare, la Poudrerie, l'Office National Industriel de l'Azote (O.N.I.A.), l'Arsenal, et les usines de Saint Martin du Touch. Signal de danger aérien donné à 0 h 35, alerte donnée à 0 h 50 : une centaine d'appareils en sept vagues successives, volant entre 1200 et 1500 m d'altitude, probablement de la R.A.F., la 1ère vague envoyant ses fusées éclairantes, est prise à partie par la "FLAK". Le bombardement ne débute qu'à 1 h 15, ayant donc permis la fuite vers les abris, et dure 45 minutes, comme au 6 avril. Bombes explosives, dont certaines de 1000 et 2000 kg, mais surtout de 250 et 500 kg, incendiaires aussi nombreuses, dont certaines au phosphore.



Bombardement du 2 mai 1944 Saint-Martin-du-Touch : Mouche !!

Bombardement du 2 mai : les avions détruits sont des JU 88.

Les allemands de la caserne NIEL de Toulouse sortent en camions de l'enceinte, avec des mitrailleuses en batterie, et lançant des fusées éclairantes qui trompent les Anglais croyant avoir affaire aux balises des "path finders", d'où éparpillement des bombes larguées au-delà des objectifs réels : des quartiers habités sont touchés vers la route de Carcassonne, mais cependant la D.C.A. des coteaux de Pech David est complètement anéantie. Très lourdes pertes allemandes, mais 45 tués et 65 blessés chez les toulousains, à Empalot, Champ de Loup, le Calvaire, Saint Agne, abords des filtres de Pech David et Braqueville.

Les destructions sont très sévères, à l'O.N.I.A., sur la route d'Espagne coupée en 8 entonnoirs, sur la ligne à haute tension, détruite, au pont d'Empalot et à la ligne de chemin de fer, à la poudrerie, qui brûle, aux filtres où les réservoirs sont vidés, inondant les bas quartiers. D'autre part, le hall de montage de Saint Martin du Touch est entièrement détruit. C'est le bombardement le plus dur subi par Toulouse, du fait de la R.A.F., laquelle employait la tactique des bombardements de nuit, à basse altitude. Le suivant, un dimanche en plein jour et à haute altitude, sera l'oeuvre des américains.

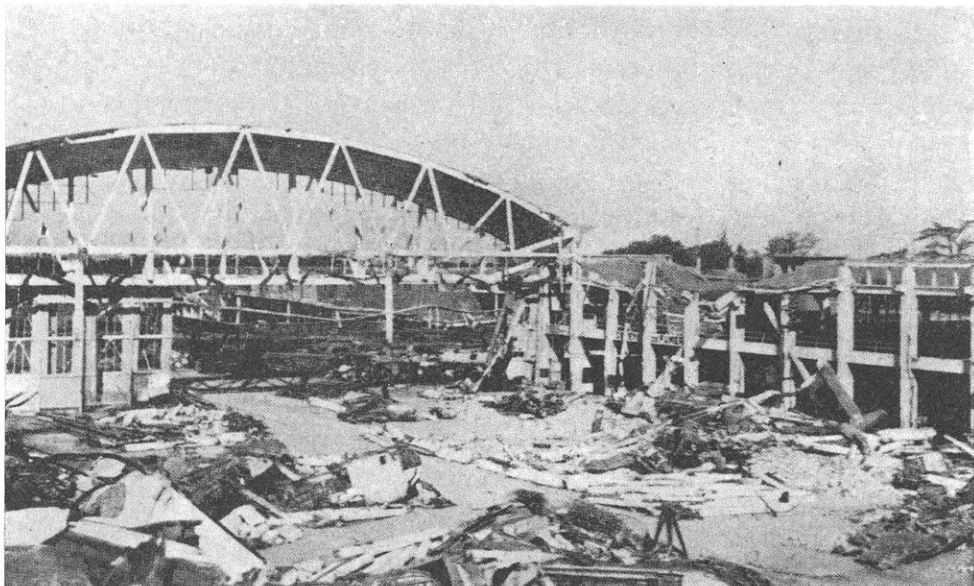
BOMBARDEMENT DU 25 JUIN

Cette fois, c'est Blagnac et Francazal qui sont pris comme objectifs. Philippe Calcagno a obtenu des autorités alliées des renseignements très précis sur cette opération, qui visa aussi le dépôt d'essence de Montbartier (Tarn et Garonne). Les avions furent des forteresses volantes B17 de la 8^e force aérienne de l'U.S. Air Force (U.S.A.F.), comprenant, pour ce qui est de Blagnac, les 398^e et 91^e groupes de bombardement, escortés par les P47 Thunderbolt, P38 Lighting, P51 Mustang des 355^e, 78^e, et 55^e groupes de chasse.

Conformément à la tactique américaine du "tapis de bombes", les avions arrivèrent par petites vagues, volant à haute altitude, 25.000 pieds (7.600 mètres) pour se soustraire à la FLAK, mais avec l'inconvénient de l'imprécision. De fait, 6 appareils furent perdus, tandis que 143,5 tonnes de bombes étaient déversées sur Blagnac sur un total de 521.

Les appareils avaient décollé, le dimanche 25, de Selsey-bill dans le sud

Bombardement du 25 juin.

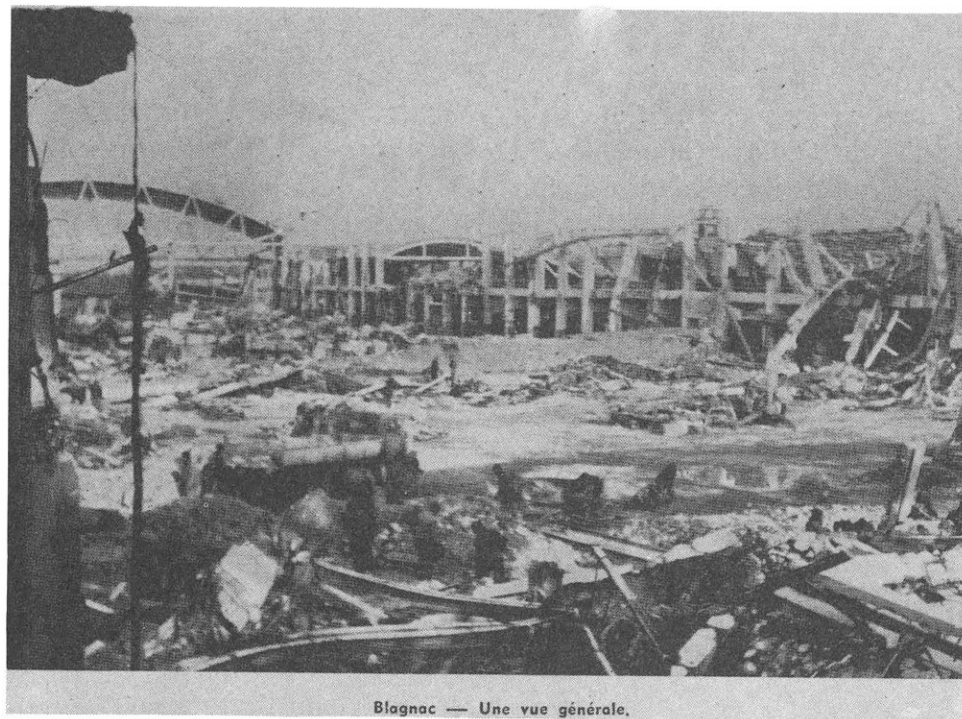


Blagnac — Au centre de la photo des débris d'avions calcinés.

de l'Angleterre. Ils atteignirent la côte normande entre 07 h et 08 h, Albi à 08 h 50, où ils se divisèrent entre ceux qui allaient à Montbartier et ceux qui se dirigeaient vers Franczal qui fut atteint à 09 h 10, et Blagnac à 09 h. Blagnac eut droit à 72 bombardiers et 101 chasseurs. Les avions furent de retour à Mount-batten, à la pointe extrême S.O. de l'Angleterre entre 12 et 13 heures, sauf 2 B17 abattus à Blagnac, 3 à Franczal, 1 à Montbartier. Aucun chasseur perdu dans l'opération, ce qui montre l'absence de la chasse allemande.

En une heure environ de bombardement, puisque les avions repassèrent la côte landaise vers 10 h, la piste de Blagnac fut entièrement labourée et les dépôts de munitions détruits. L'AIA subit surtout des destructions dans l'après-midi du fait de bombes à retardement, une trentaine. Pas de victimes civiles, 2 blessés à Blagnac, 3 à Pibrac. A Saint Simon, des

Bombardement du 25 juin.



Blagnac — Une vue générale.

bombes troublèrent une première communion, tandis que 11 immeubles étaient brûlés et 19 en partie détruits par le souffle. (Note n° 3)

Voici un nouveau témoignage du docteur Contie à Blagnac :

"Depuis le 11 novembre 1942, les troupes allemandes occupent les usines et le terrain d'aviation de BLAGNAC qui ont déjà été bombardés. Les usines sont de nouveau en état de fonctionner, et le terrain et ses alentours constituent un très important dépôt de bombes parmi lesquelles des V1.

Des alertes sont assez fréquentes : on entend les sirènes des usines, et aussi le défilé des voitures allemandes circulant sur la route de GRENADE, fuyant vers des abris situés au domaine du FERRADOU, à

Note n° 3 : Au bombardement du 25 juin une bombe tombe au niveau du "Deauville" où était la Kommandantur (communiqué par J. Weidknet).

trois kilomètres au nord du village de BLAGNAC. Dès que la fin de l'alerte est annoncée, tous ces allemands reviennent vers les usines.

En cette matinée du dimanche 25 juin 1944, je me trouvais avec ma femme à notre domicile blagnacais, place de la mairie. Le temps était magnifique avec un beau soleil et une excellente visibilité.

Soudain, une alerte fut déclenchée, nous y étions habitués.

Mais très rapidement, on entendit le bruit de gros avions couvert immédiatement par les éclatements des obus de la défense contre avions (D.C.A.) allemande, la flak, et déjà les violentes explosions des bombes lâchées par les bombardiers.

Ma femme et moi, ainsi que nos propriétaires Mme et Mr F., nous nous sommes rapidement dirigés vers la tranchée-abri qui avait été creusée au fond du jardin, en nous protégeant tous des éclats des obus de la flak qui criblaient les toits. Nous nous protégeions au moyen de couvercles de lessiveuses que nous tenions au-dessus de nos têtes, et que nous gardions toujours à portée de la main.

La tranchée-abri était peu profonde, sinon nous aurions eu les pieds dans l'eau. On devait donc se baisser pour entrer, et s'asseoir sur des planches servant de bancs.

Tandis que Mme F. et ma femme étaient assises, Mr. F. et moi, restés dehors, regardions les avions, des bombardiers quadrimoteurs (forteresses volantes) très visibles malgré leur altitude de vol, 7000 mètres environ, caractéristique des américains.

On voyait nettement les bombes se détacher des avions qui étaient très nombreux. Après quelques secondes les bombes n'étaient plus perceptibles pendant leur chute. Alors, Mr F. et moi rentrions vite dans l'abri (pour en sortir quelques instants plus tard entre deux vagues de bombardiers). Nous avons fait ce manège plusieurs fois pendant un quart d'heure environ. Le fracas était épouvantable et la terre tremblait lorsque les grosses bombes s'enfonçaient et éclataient dans le sol. Mr. F. était un ancien combattant de la guerre 14-18, et moi de la guerre 39-40; nous n'étions pas apeurés malgré le danger. Par contre, dans la tranchée Mme F. priait à voix basse tout en égrenant son chapelet et ma femme claquait des dents et des genoux.

Il était clair que la cible des avions était les usines ainsi que le terrain d'aviation de BLAGNAC, mais comme à chaque bombardement

américain, effectué de très haut, les bombes tombaient aussi en dehors de l'objectif.

Le bombardement de BLAGNAC terminé, nous avons compris que la nouvelle cible était le terrain d'aviation de TOULOUSE-FRANCAZAL, en banlieue sud-ouest de TOULOUSE.

Je me suis rendu au poste de secours, à la mairie. Les éclats des obus de la D.C.A. n'arrosaient plus les toits, mais on entendait crépiter des armes automatiques vers l'ouest, dans la direction de CORNEBARRIEU. J'ai été envoyé secourir une blessée à BLAGNAC, avenue de Purpan, à droite entre le pont de BLAGNAC et le pont du Touch. Là, j'ai trouvé une maisonnette qui venait d'être détruite. Le toit s'était effondré jusqu'au sol à l'intérieur de l'habitation. Une poutre était restée, presque en position verticale, appuyée sur un pan de mur, une femme était coincée entre les deux. Elle avait été sauvée par la poutre, mais elle était grièvement blessée à l'avant-bras droit, sans avoir perdu connaissance. Les consignes devaient être moins strictes car je me souviens de l'avoir évacuée directement vers l'Hôtel-Dieu de TOULOUSE sans transiter par le poste de secours de BLAGNAC (l'hôpital de PURPAN, en cours de finition, était occupé par les allemands). Je crois que cette femme a été la seule personne blessée à BLAGNAC au cours de ce bombardement.

De retour à la mairie, j'ai vu sur la place, arrêté à l'entrée de la rue Prosper Ferradou, devant la boulangerie Guitard, un camion allemand bâché. Dans ce camion étaient assis des aviateurs américains, équipage d'une "forteresse volante" Boeing B17 (flying fortresses) qui venait d'être abattu par la flak. L'équipage avait pu sauter en parachute, aux abords de BLAGNAC, vers CORNEBARRIEU. Le bruit d'armes automatiques que j'avais entendu était celui des mitraillettes dont les allemands avaient fait usage pour capturer les aviateurs américains, mais sans chercher à les atteindre : il n'y avait pas de blessé. Il en aurait été autrement s'ils avaient capturé des "terroristes" (résistants) qu'ils auraient immédiatement passé par les armes.

Et à ce moment j'ai pu voir, comme plusieurs blagnacais, des habitants du village apporter du chocolat et autres friandises à ces américains qui venaient d'effectuer le bombardement de ce 25 juin 1944.

Les allemands laissaient faire ces braves gens qui offraient des denrées dont ils étaient privés. Les allemands laissaient faire car ils n'étaient pas

des S.S., et de plus, fin juin 1944, ils avaient compris que leur départ était proche.

Bientôt on apprenait qu'un deuxième bombardier avait été abattu. Il n'y avait pas de survivant. Les membres de l'équipage ont été enterrés, je crois, au cimetière de St MARTIN du TOUCH ou de TOURNEFEUILLE. C'est bien BLAGNAC qui avait été bombardé en premier, et il y eut de gros dégâts sur l'aérodrome.

Aussitôt après, ce fut le tour de l'aérodrome de TOULOUSE-FRANCAZAL et en même temps du dépôt d'essence qui fut détruit à MONTBARTIER (Tarn-et-Garonne), à 40 km au nord de BLAGNAC."

BOMBARDEMENT DU 12 AOÛT

Il y eut plusieurs alertes dans la matinée, mais l'agglomération toulousaine n'était pas l'objectif : Castres, Albi, Cahors étaient concernés. L'alerte sérieuse est donnée à 11 h 40, et à 11 h 45 en trois vagues, et à 11 h 52 en plusieurs vagues (les américains les appellent des "boxes") les B17 escortés de chasseurs bombardent Francazal avec précision. Fin de l'alerte à 12 h 20. Très lourdes pertes allemandes, pas de civils touchés, sauf 1 blessé par un éclat de DCA. Ce fut le dernier bombardement sur la région toulousaine, la libération survenant peu de temps après, les 19 et 20 août.

Pour copie conforme, H.R.C.

Documents du Bulletin Municipal de Toulouse, n° spécial d'octobre 1944, et P. Calcagno, "La Dépêche du Midi", 1986.

Documents sur les renseignements fournis par les résistants de la région toulousaine.

Nous extrayons ci-dessous d'un rapport de Georges Sentis, docteur en histoire, sur "le service B des FTPF et la Haute-Garonne" (Comités d'Histoire de la Résistance IRM) ce qui intéresse plus particulièrement Toulouse et Blagnac (notamment le terrain d'aviation dont on verra les croquis transmis aux alliés).

Le service B des FTPF (Francs-tireurs et partisans français) était un "service de renseignements de masse" qui recueillait puis transmettait les informations recueillies auprès des "triangles" du Parti Communiste et de la Jeunesse Communiste, des organisations du "Front National", de la M.O.I. (main d'oeuvre immigrée, rappelons la cellule Marcel Langer dont nous reparlerons en détail et "l'affiche rouge" qui concerna un groupe de leurs combattants, exécutés par les nazis), et aussi des groupes résistants proches ou indépendants du PCF, tels le réseau de Suzanne Cayla ou le réseau "Pervenche" formé de policiers patriotes (Jean Comtabalade, ancien des jeunesses socialistes, Yvon Valat, chef du bureau de recrutement des inspecteurs de police). Il semble aussi qu'il y eut des contacts avec le mouvement d'origine socialiste "Libérer-Fédérer" et les M.U.R. (mouvements unis de résistance) avec Verdier dit "Forain".

Le travail des réseaux de renseignements.

"Suzanne Cayla avait, au cours de ses études d'histoire à la faculté de Toulouse, adhéré en 1936 à l'U.E.C. (Union des étudiants communistes). Elle s'était liée avec Lucien Bonnafé, Jean Marcenac, Marie Louise Baron... Mais la maladie de sa mère l'avait amenée à restreindre son activité politique. Peu après la mort de sa mère en juillet 43, elle accepta de créer un réseau de renseignement travaillant pour le service B. Revenue à Toulouse, elle renoua avec des amis sûrs encore coupés du Parti. En particulier avec "Nanou" Bel, secrétaire à "La Dépêche" et épouse d'Henri Cazal, journaliste à ce même journal. Ce dernier mit à la disposition de Suzanne Cayla son bureau à "La Dépêche" : Suzanne et

Nanou y venaient taper les rapports. Ce bureau lui servait aussi de boîte aux lettres, et avantage non négligeable, la ligne téléphonique était "propre". Henri Cazal et Marie Louise Baron qui travailla quelques mois à "La Garonne" introduisirent S. Cayla dans le milieu journalistique toulousain où elle recueillait les dépêches d'agence, les "interdits de presse" (nouvelles dont les Allemands ou le gouvernement de Vichy interdisaient la publication), les confidences des journalistes, les fuites venues des fonctionnaires ou magistrats.

Parallèlement, de nombreux renseignements parvenaient à S. Cayla par l'intermédiaire de "Pervenche"... Bien que les deux policiers résistants aient été membres du réseau "Morhange", ils fournissaient à S. Cayla une masse d'informations sur la police et les milieux collaborateurs...".

"... De nombreux renseignements étaient fournis par le secteur "Travail allemand" de la M.O.I., recruté par les émigrés antifascistes allemands, autrichiens, tchèques... dirigé par Arthur London, "Léo", et Otto Niebergall... Le secteur "Travail allemand" s'était fixé un double objectif : développer une propagande anti-hitlérienne parmi les soldats allemands en diffusant journaux et tracts, - infiltrer les services de la Wehrmacht (le secteur postal de l'armée allemande à Toulouse, le dépôt de véhicules motorisés 664, l'intendance militaire allemande..) et les divers services de l'occupant (aérodromes de Blagnac, de Francazal et succursale toulousaine des usines "Junker", Commandantur des Transports, Banque Allemande, Commission allemande de la main d'oeuvre, office de déplacement allemand)".

Suzanne Cayla agrandit le domaine de ses contacts à Toulouse, notamment avec un Espagnol travaillant à l'aérodrome de Francazal, puis dans les Hautes Pyrénées avec un instituteur membre de la Résistance, à Mont de Marsan avec un malade du sanatorium spécialiste d'aviation, à Auch avec un professeur qui fabriquait de fausses cartes d'identité. Début 1944, elle devait quitter Toulouse pour Paris où elle travailla au réseau du service B de la SNCF".

La Transmission des renseignements.

Centralisés par un responsable régional, puis le responsable interrégional, les renseignements aboutissaient une fois par semaine, grâce à S. Cayla ou Marie-Louise Baron, dite "Mireille", qui se déplaçaient à Marseille ou Lyon, au responsable de la zone sud. Celui-ci informait l'état-major FTPF, tirait les renseignements qui pouvaient intéresser les alliés, établissait des fiches et les tirait en microfilms. "Françoise", soit Georgette Jouliat, les apportait au service technique du service B, où son mari, "François", agrandissait les microfilms et reproduisait à l'échelle les plans et croquis.

Enfin, l'ensemble des microfilms et des dessins aboutissaient d'une part au Comité Militaire National des FTPF et d'autre part étaient transmis aux alliés par une branche du service B nommé FANA. Des synthèses sur la situation politique et militaire en France étaient établies.

Exemple de documents transmis (fonds service B, musée de la Résistance à Ivry sur Seine).

I -Concernant l'aviation allemande à Toulouse et Blagnac :
(Probablement utilisés pour les bombardements faits par les alliés).

"**10. 9. 1943.** Usine Junker s'installe chez Latécoère à Toulouse. Les trains de machines-outils et matériels divers sont déjà arrivés ainsi que 200 ouvriers environ. Il se manifeste une certaine hésitation avant la mise en place. Le moral des officiers et de la direction est assez bas surtout après le dernier passage de l'aviation anglaise".

"**18. 9. 1943.** Usine Heinkel à Blagnac, à l' A.R.A.A. (atelier de réparation de l'Armée de l'Air). N'occupe à ce jour que l'atelier de montage. Les machines-outils ramenées de Nantes sont en piteux état (résultat du dernier raid aérien). L'effectif de l'usine est de 270 ouvriers (tous français) dont 150 de Nantes. Pas de main d'oeuvre féminine. Ce personnel est actuellement employé à remettre en état 13 avions de bombardement sérieusement atteints lors du dernier raid sur les usines Heinkel à Nantes. Ils travaillent sur le même appareil depuis 2 mois. Ces avions

sont désarmés et semblent destinés à une école de pilotage. L'usine travaille au ralenti, la pénurie de matières premières serait semble-t-il l'unique raison de cet état de choses. Heures de travail : 7h 30 à 12h 30, 13h 30 à 18h, l'usine ferme le samedi et le dimanche.

Non loin de là, école de pilotage, 10 avions de chasse. Pas de dépôt d'essence, dépôt de munitions pas très important semble-t-il"

" **15. 1. 1944.** (Source directe) Usine Dewoitine : production de 12 voilures Junker 88 réparées depuis octobre.

Usine St Martin du Touch : installation chaîne pour réparation voilures Junker 88. Ces chaînes seraient prêtes au mois de Février. Elles doivent permettre des cadences allant de 10 voilures par mois en Février pour atteindre 45 voilures en Juillet. Cette chaîne est montée au grand hall de St Martin.

Magasin Matières St Martin. Nouveau bâtiment près de la piste à droite de l'usine principale. Dans ce bâtiment on démolit et on expertise les ailes. On y essaie et contrôle les réservoirs, tuyauteries, etc. En stock actuellement dans ce bâtiment : 10 voilures Junker en attente de vérification et 20 voilures Junker neuves.

Bureau S.N.C.A.M. 23 rue Mondron, Toulouse devenu le magasin général des pièces détachées pour les Junker 88. Ce magasin approvisionne particulièrement SNCASE, BREGUET, l'ARAA. En plus, expéditions extérieures. La quantité de pièces entreposées pour fuselage, voilure, empennage, représente le montage de plus de 200 appareils.

Usine MANURHEIM de Strasbourg fabrique des tours automatiques. Se replie à la SNCASE usine St Eloi bâtiment 11 cité ouvrière pour y reprendre sa fabrication"

"**18. 2. 44.** Source police par "Pervenche". L'agrandissement du terrain d'aviation de Franczal a obligé l'évacuation commencée le 10 courant des immeubles bordant le terrain et se trouvant sur le territoire des commerces de Toulouse, Cugnaux et Villeneuve Tolosane. Notamment... (suivent les adresses de tous les immeubles concernés).

D'autre source (habitants de St Simon) on nous signale que dans des immeubles précédemment réquisitionnés et évacués, le génie d'aviation de Franczal a procédé à une série de travaux de camouflage tels que :

maisons transformées en hangar pour un appareil, reliées par pistes cimentées avec l'aérodrome, installation de pièces de D.C.A. Il se peut que les évacuations citées ci-dessus ont le même but de camouflage et non pas l'agrandissement du terrain".

" 10. 3. 44 Terrain de Blagnac, près de Toulouse : croquis approximatif ".
Voir reproduction ci-jointe du document" (croquis 1)

" 15. 3. 44 Source sûre. Objectif militaire usine d'aviation (6.22/38.7.33.22.5.49)*. 2 Block quadrimoteurs transport de troupes (45-50 personnes) sortent de fabrication.

3 Junkers 88, 8 Dewoitine 520 sont entièrement réparés. Ces avions quitteront le hall piste St Martin service Joffres vers la fin de la semaine, début semaine prochaine, pour le front de l'Est. Il est possible qu'il y ait un certain retard, les usines ayant été arrêtées quelques jours. Il paraît cependant que l'atelier de réparation n'a pas cessé de fonctionner. En cours de réparation sur la chaîne de montage : 40 ailes de JU. 88"

"Même date. Toulouse, source sûre, Usine de Cugnaux SNCASE. L'explosion du samedi 9.3.44 a détruit les deux compresseurs et le transformateur ainsi que les battis de montage des avions de chasse. Ont été également détruites les "ailes volantes" prototype pour l'après-guerre. Durée approximative de l'arrêt de l'usine : 1 mois".

"23.4.44. 2 croquis : aérodromes de Blagnac et de Franczal"

Voir reproduction de ces 2 documents, croquis 2 et 3, page 30.

[Date non précisée, sans doute peu de temps après le bombardement de l'aérodrome de Blagnac, le 5 avril 1944]

"document intéressant pour les alliés : zone de dispersion des bimoteurs, pistes, D.C.A. et résultats du bombardement du 5.4. 44".

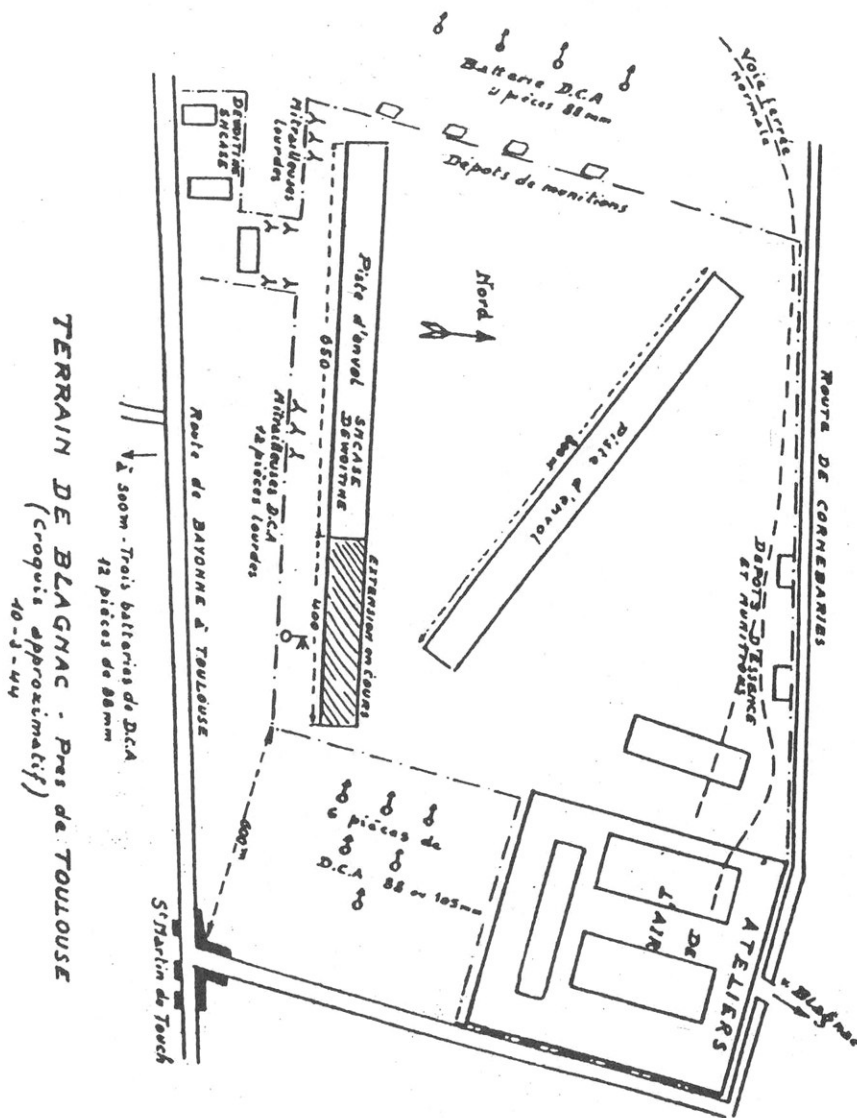
Voir reproduction croquis 4 page 31.

II - Renseignements d'ordre politique : meurtres et sabotages.

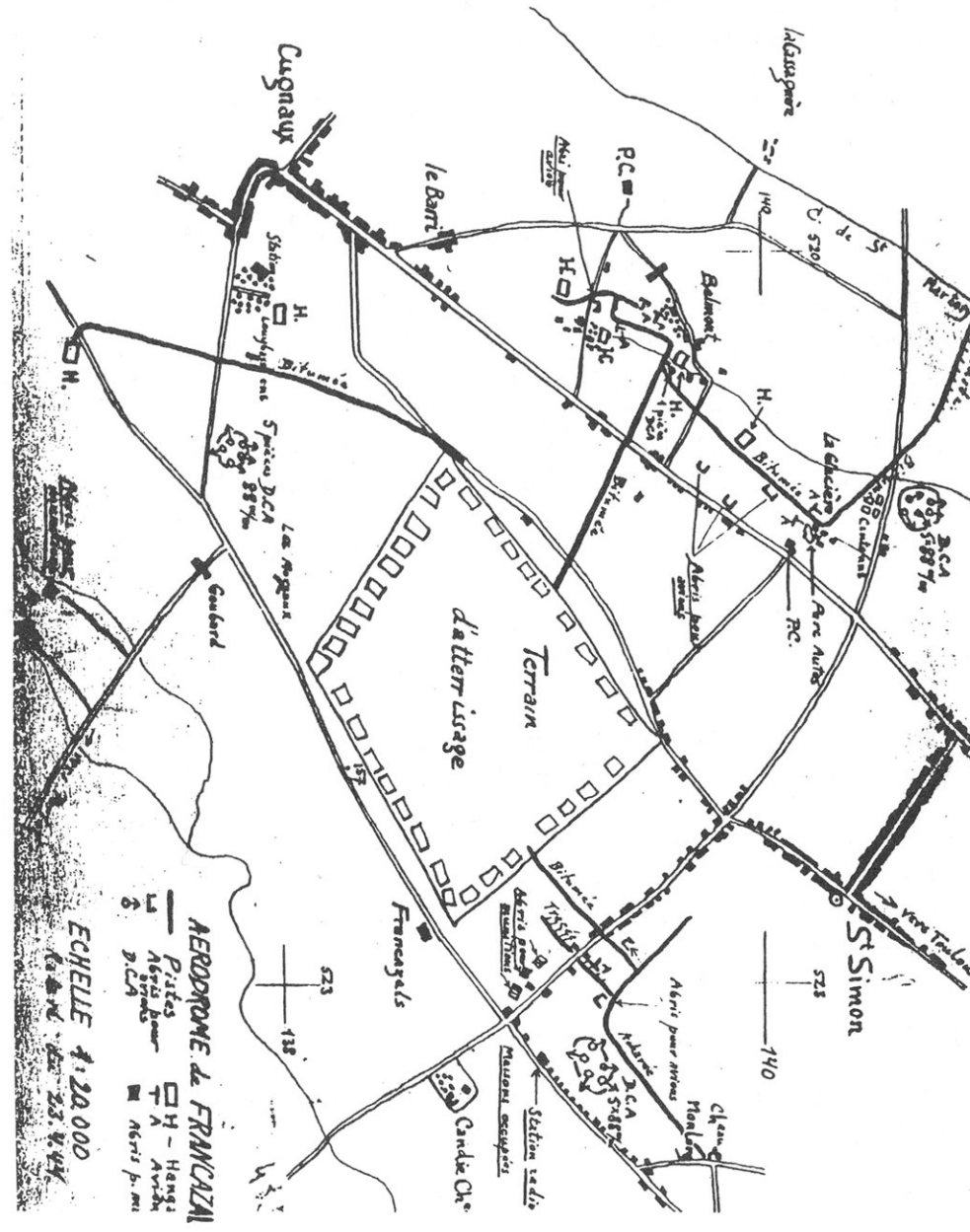
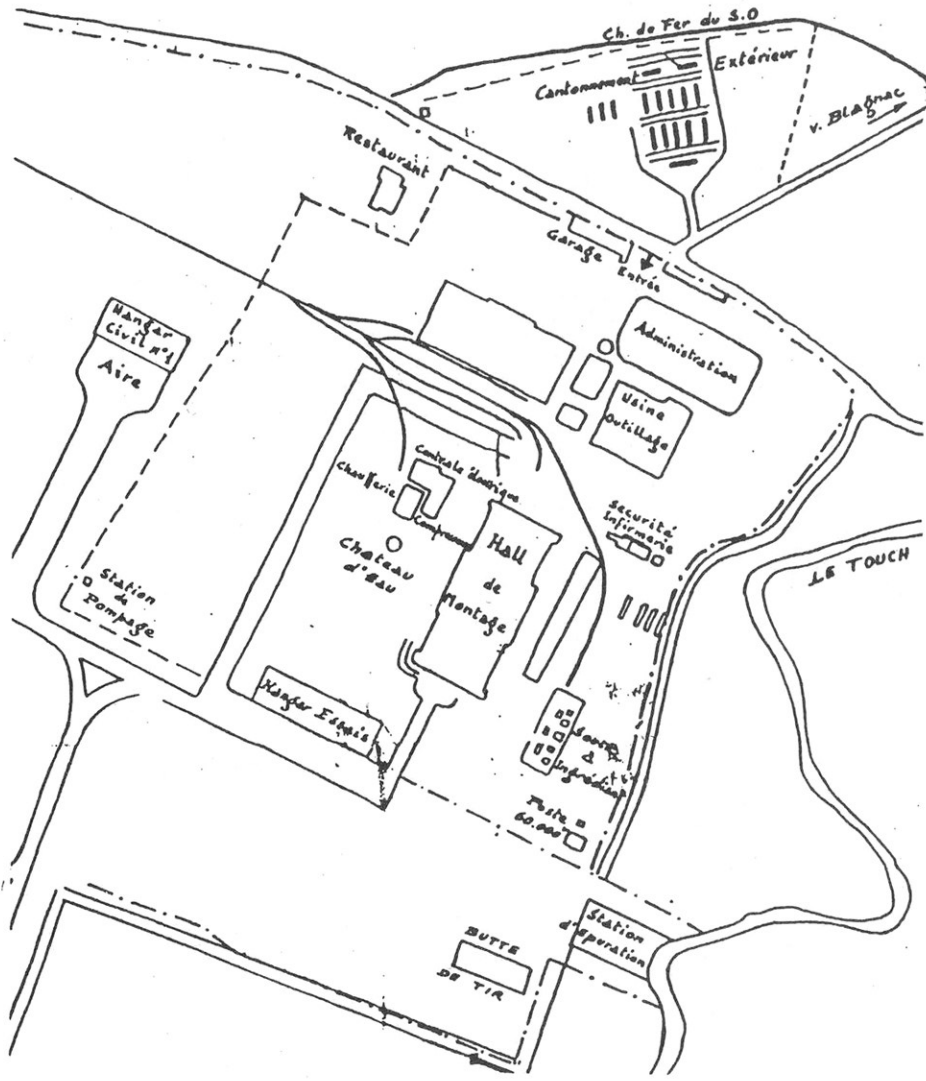
" Assassinat du chef régional des M.U.R.: On découvrait le 28 Janvier 1944 dans la forêt de Bouconne le cadavre d'un homme qu'on ne

* : chiffres de code déchiffrables par les Alliés.

CROQUIS 1



AERODROME DE BLAGNAC



tardait pas à identifier comme étant Verdier, fabricant de machines agricoles à Toulouse. L'identification a pu être faite grâce à des papiers que le mort avait sur lui. La face était déchiquetée par une grenade et le corps portait en outre l'orifice d'entrée d'un projectile de 11 mm. Toutefois en plus des papiers, la famille a pu reconnaître, semble-t-il, certains détails du corps. La découverte du corps et, le lendemain, son identification, sans autres détails, ont été annoncés par la presse. Verdier n'était autre que le chef régional des M.U.R. dit Forain, arrêté par la Gestapo il y a près d'un mois. Ce n'est pas la première fois que des cadavres sont découverts dans la forêt de Bouconne. Cette forêt, vaste étendue sans habitations, située à 25 km de Toulouse, au Nord de la route d'Auch (N24) apparaît maintenant avec certitude comme étant le lieu d'exécutions sommaires de la Gestapo"

"Réquisition de main d'oeuvre. Toulouse. 17. 2. 44

(Source "Pervenche").

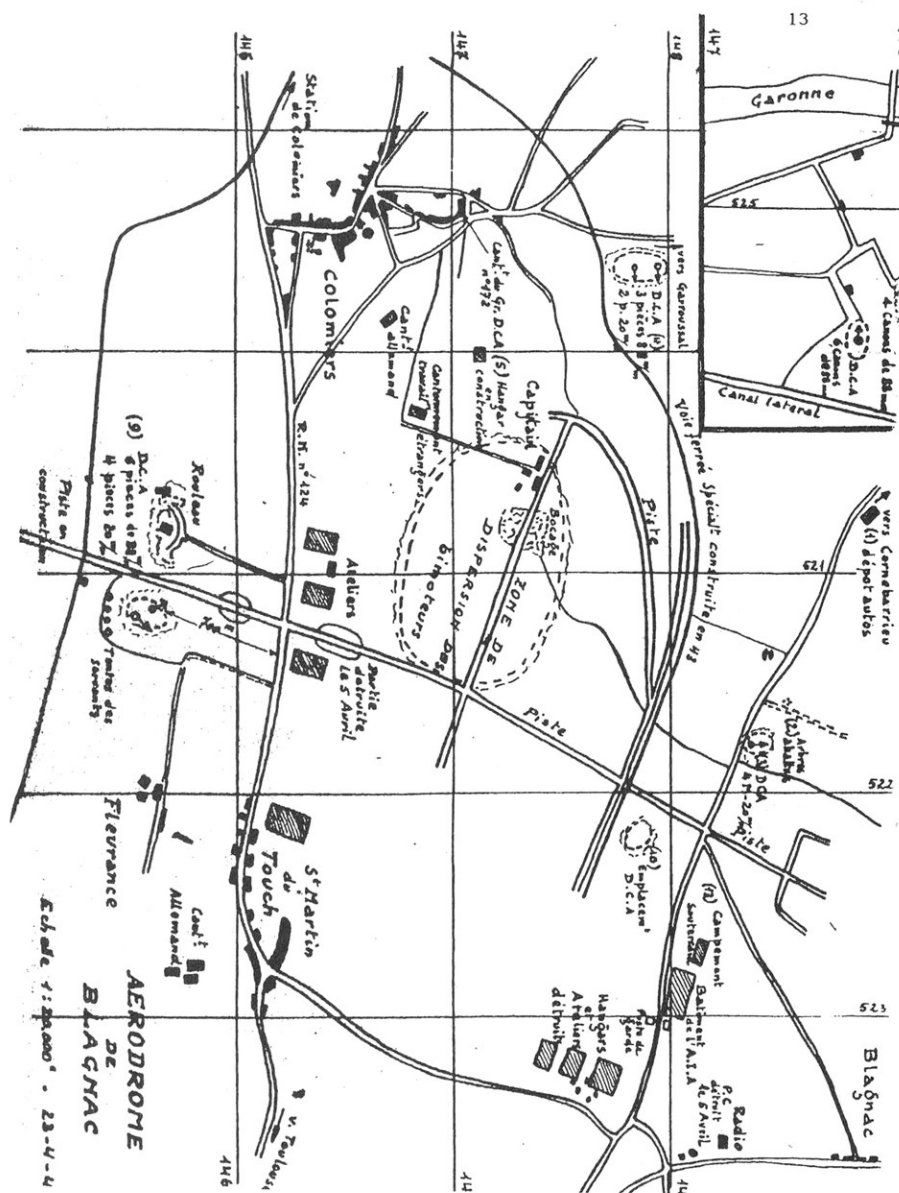
Les syndicats et les grosses firmes de Toulouse doivent fournir d'urgence la liste de leurs employés de 16 à 60 ans en vue des réquisitions pour travaux de terrassements. Il s'agit de fortifications de campagne commencées dans la banlieue de Toulouse. Une telle pratique émeut les autorités françaises et dans un document officiel "récupéré" on peut lire : Depuis le mois de décembre 1943, les Allemands procèdent en France à de nombreuses réquisitions de main d'oeuvre par l'intermédiaire des préfets et des maires en faisant jouer l'art. 3e de la convention de la Haye. Les hommes sont mis à la disposition de la Wehrmacht qui les utilise pour l'édification de fortifications et de défenses. Ainsi les lois françaises sur le S.T.O. (16.2.1942) et sur l'utilisation de la main d'oeuvre sont largement dépassées. Les autorités françaises n'ont plus le contrôle de la main d'oeuvre. Elles exécutent les ordres des autorités allemandes".

"Toulouse 1^{er} Février 1944. : Sabotages à la poudrerie.

Les sabotages de tout ordre se multiplient à la poudrerie nationale. Aussi bien les ouvriers que les jeunes des chantiers affectés s'emploient à ce que le rendement soit aussi faible que possible. La proportion de déchet que

CROQUIS 4

Document intéressant pour les Alliés: zone de dispersion des bimoteurs Pistes, D.C.A. et résultats du bombardement du 5 Avril 1944.



les divers dépôts signalent au fur et à mesure de l'arrivée des envois se situe à 55%, ce qui est considéré comme énorme. La nervosité des cadres allemands croît de jour en jour et cette semaine 7 employés civils français (chefs de brigade et d'équipe) ont été arrêtés pour "résistance passive".

De semblables faits se produisent de plus en plus dans toutes les entreprises travaillant pour la Wehrmacht. Aux établissements Dewoitine, une grave affaire d'embauchage de réfractaires (au départ STO en Allemagne, NDLR) vient d'être découvert, les intéressés ont pu être prévenus à temps, mais le chef du personnel A ... a été arrêté pendant 24h et n'a été relâché sans doute qu'après avoir donné des gages".

"Service B. 29. 3. 44. Source sûre, action contre la poudrerie

Attentat dans la nuit du 27 au 28 mars, 21 explosions de 3h15 à 7h 30 dans l'atelier de la fabrication de coton poudre. Les engins ont éclaté à intervalle régulier, de quart d'heure en quart d'heure. Les dégâts matériels sont importants : 20 stations d'eau filtrée ainsi que 30 moteurs électriques sont détruits. Aucune victime parmi les ouvriers, qui ne travaillaient pas la nuit de l'attentat. Vers 7h, 2 boches qui voulurent pénétrer furent blessés : l'inspecteur des poudres Gleichmann et le lieutenant Lucke, le premier blessé à la jambe gauche, le second jambe droite sectionnée à la moitié du tibia.

Par mesure de sécurité, seul le personnel des bureaux et du garage a repris le travail dans la matinée. Le service de sécurité a découvert dans le bâtiment 317 où se sont produites les explosions un sac contenant un manuel relatif à l'utilisation des explosifs et plusieurs engins explosifs. Le manuel est dans les mains des autorités allemandes qui se trouvaient sur les lieux...".

(A noter que ce sabotage a fait plus de dégâts à la poudrerie que le raid de l'aviation alliée, qui par contre avait démoli le quartier d'habitation entre la caserne Niel et le coteau du Pech David. NDLR).

"Service B. 29. 3. 44. Source sûre. Répression policière:

(assassins de la milice).

Entre le 7 et le 9 Février, nous ne connaissons pas la date exacte, arrivèrent en gare de Toulouse par le train du soir vers 22h, trois

miliciens qui descendirent à l'hôtel Fages, qui est réquisitionné par les Allemands (...) Ils se présentent le lendemain de bonne heure au Préfet porteurs d'un ordre de mission en blanc. Le Préfet a un haut le corps mais il s'exécute : il a ordre de mettre en rapport immédiat les trois "juges" avec le gardien-chef de la prison St Michel. Ils vont juger sur dossier, sur les dossiers que doit leur remettre le gardien-chef. Les accusés ne seront pas entendus, ils ne verront même pas leurs juges. Leurs juges décident d'exécuter 12 prisonniers, d'ailleurs le nombre des exécutés leur avait été fixé d'avance.

En même temps, ils s'étaient mis en rapport avec le chef des GMR (*) qui devait fournir un peloton de 12 GMR et un chef. L'exécution eut lieu deux heures environ après le verdict. Lorsque l'officier chargé de l'exécution contrôle les corps, il n'y avait que 4 balles dans les corps, ce qui indique que 8 des GMR ne visèrent pas. Comme l'officier sortait son pistolet pour donner le coup de grâce, un des miliciens (ils assistaient à l'exécution) lui tendit un colt de près de 20 cm de long et lui dit : "faites donc avec celui-ci, il va beaucoup mieux", en riant. Après l'exécution, les 3 miliciens partirent achever leur journée dans une maison de tolérance de Toulouse, "La Présidence", rue Armand Vidal.

Une nouvelle cour martiale est annoncée à Toulouse le 6 mars composée de 3 miliciens en uniforme qui se sont rendus directement au Parquet et ont demandé à être mis en rapport avec le gardien-chef de la prison. On ignore le résultat de leur action.

Parmi les victimes de la première "session" figurent Sabatier répétiteur à Moissac (Tarn et Garonne), sa soeur, professeur au lycée de jeunes filles de Montauban".

Pour copie conforme, H.R.C.

(*) GMR: Groupes mobiles de réserve, ancêtres de nos CRS, mais spécialisés dans la répression des "terroristes". Sont aux ordres de Vichy, non de la Gestapo.

Dans la Résistance toulousaine, qui étaient ?...

FRANCOIS VERDIER, dit FORAIN.

Juge depuis 1938 au tribunal de commerce, il se proclamait trop ouvertement républicain pour ne pas être inquiété par Vichy. En 1941 un décret vint le priver de ses fonctions, alors que divers mouvements locaux de résistance se constituaient : Libération, Combat, Franc-Tireur, Libérer et Fédérer, et Vérité. Membre de "Vérité", Verdier adhéra à "Libération" après que son mouvement ait été dispersé par la police. Au début de 1943, il participa à la création des "Mouvements Unis de Résistance" et fut nommé leur Chef Régional. Il organisa les services régionaux de l'Armée Secrète, des Renseignements, du Service Social, des Passages clandestins, du Noyautage des Administrations Publiques...

Le 13 décembre 1943 il fut arrêté par la Gestapo, torturé pendant 8 jours sans livrer un renseignement. Les Groupes Francs de CARTON préparèrent un plan d'attaque du convoi qui devait le conduire à Compiègne. Mais de fait il fut conduit en auto au milieu de la forêt de Bouconne. On fit exploser dans sa bouche une grenade à main. "Il faut la cervelle d'un hitlérien pour inventer un tel supplice".

d'après Jean Delpech

RAYMOND NAVES, dit LEVERRIER.

Il était à la veille de la guerre, en 1939, un professeur estimé de la Faculté des Lettres de Toulouse. Il fut lieutenant quelque part sur le front, et voulut en vain témoigner au procès de RIOM où "les responsables politiques de la défaite" étaient mis en accusation par Vichy. Il assume à partir de 1942 la direction des groupes d'action et de renseignements du Parti socialiste clandestin, essaimant sur Agen, Montauban, Lyon, Avignon, Marseille, Paris. Responsable de "France au Combat" dans la zone sud, il est désigné pour occuper à la Libération le poste de Maire de Toulouse. Mais arrêté le 19 février 1944 en même temps que d'autres militants (notamment Henri Cazalé, secrétaire départemental du P.S. pour l'Ariège), il est déporté avec eux à AUSCHWITZ, où il mourut d'épuisement.

d'après Henri Docquier

Voici des extraits de sa réponse, en date du 19 juin 1941, à un militant national du P.S. devenu "collaborationniste" :

"Le socialisme collaborationniste, utilisant au mieux des circonstances et s'appuyant sur son pacifisme d'hier, assure une sorte de continuité et se fait une place dans un nouveau régime [...] Ce qui est en danger, c'est la part humaine et idéale du socialisme, ce qui faisait qu'il était l'héritier des "républicains" généreux et des "philosophes" éclairés : l'élan de fraternité et de liberté qu'en France, peut-être plus qu'ailleurs, il se vantait de concilier avec la sécheresse des calculs statistiques. Ce qui est en danger, c'est le socialisme de Jaurès, celui qui ne pensait se réaliser pleinement que dans l'élévation progressive du peuple au niveau de conscience et de culture indispensable à son émancipation, dans la suppression des impérialismes et des antagonismes de races.

Le danger guide mon choix. Notre devoir, aujourd'hui comme hier, est un devoir de lucidité : savoir quel est l'ordre d'urgence. Or il me paraît incontestable que l'urgence est du côté de cette humanité qui crie au secours parce qu'elle s'enfoncé. Il peut m'être difficile encore, sinon impossible, de lui lancer un cordage : en tous cas, je me refuse à l'accabler davantage d'un coup d'aviron."

Ces documents sont tirés du numéro spécial du Bulletin Municipal de la ville de Toulouse, d'octobre 1944.

LUCIEN CASSAGNE

La diversité est source de force et de richesse quand elle nourrit l'âme commune d'une cité. La maison de l'Histoire et de la Résistance de Blagnac l'a démontré avec son exposition et ses films. Faire appel à des événements extérieurs, aide à mieux comprendre cette période difficile de notre histoire si proche encore, pour bien d'entre nous. C'est pourquoi, j'ai choisi, dans le cadre de cette rétrospective de mentionner le nom de Lucien Cassagne.

Lucien Cassagne est né en février 1891 dans une maison, signalée par une plaque commémorative, près du Préau à Carbonne, petite ville située dans une boucle de la Garonne, à une cinquantaine de kilomètres de Toulouse, en direction de Saint-Gaudens. Très jeune, Lucien Cassagne se destine à la musique. Premier prix des Conservatoires de Paris et Toulouse, sa carrière sera interrompue par la première Guerre Mondiale. De retour à Carbonne en 1919, il enseignera au Conservatoire de Toulouse et se lancera dans l'activité politique et syndicale.

Il n'acceptera pas la défaite de 1940 et sera l'un des catalyseurs de la Résistance régionale. Secrétaire Général du Parti Socialiste clandestin, chef départemental du mouvement "Combat", il se donnera totalement et luttera, luttera encore et encore. Dans la nuit du 20 août 1944, au cours d'une ultime mission (en compagnie de son ami Jean Cassou, qui fut d'ailleurs blessé, Lucien Cassagne se rendait en voiture à la mairie de Toulouse d'abord, à la Préfecture ensuite), il sera intercepté par une colonne allemande et abattu sur le Boulevard de Strasbourg. Au cours de cette dernière nuit de l'occupation ennemie, une trentaine de résistants mourront sur le sol toulousain.

Gabrielle-Renée MEZEIX

NOTES

Madame Lucien Cassagne est décédée dans un incendie de sa maison. La fille de Lucien Cassagne eut un destin marqué par la mort violente de ses parents. Espérons qu'elle vit paisiblement actuellement.

SOURCES

- Général Henri Ménard : "Carbonne Huit siècles d'Histoire" imprimerie Y. MAURI Saint-Girons 1985.

- Le fils d'un ami très proche de Lucien Cassagne désirant garder l'anonymat.



FRANCOIS VERDIER, dit FORAIN.



RAYMOND NAVES, dit LEVERRIER.



LUCIEN CASSAGNE

Carnet de route d'Antoine Dessaux (10 mai au 15 août 1940)

(suite)

Jeudi 16 mai

Je n'ai fait qu'un somme. Avant de me lever, regarde ma montre, cinq heures. Reviens à la réalité d'hier soir. Il fait froid, je tremble et n'ai rien de mieux à faire que de me mettre debout, je mets ma capote, relève le col et fais des yeux le tour de l'horizon, cherchant la présence d'un éventuel gardien. Rien. Je me dégourdis les jambes sur la route. Les autres s'éveillent et en font autant. Nous sommes entre Marby et Girondelle. Deux camarades descendent à Marby, que l'on aperçoit à trois cents mètres, pour voir s'il n'y a personne. Ils reviennent, apportant des oeufs, que nous gobons aussitôt. Nous décidons d'aller tous au patelin et là attendre que l'on vienne nous chercher. Descendons, suivis par des petits canards, qui avaient déjà suivis les deux copains. Rentrons dans la première maison à l'entrée du village. On fait le tour du village pour trouver victuailles. A une roulante abandonnée, trouvons un sac de boules de pain, un fond de sac de café, des biscuits de guerre, un quartier de viande, de la graisse et du vin. On ramène tout cela à la ferme, et après une visite au poulailler, servant des ustensiles de cuisine, la dame et une fille avaient allumé la cuisinière, faisons des oeufs sur le plat. On prépare le café sans sucre. Et on casse la croûte, avec un appétit. Il y a un panier d'oeufs. J'en mange quatre pour ma part. Cela va déjà mieux. Les femmes se mettent en train de préparer le repas pour midi. Leur épiluchons les patates. Faisons, derrière la maison, notre toilette, je me rase. Tout mon linge est sale, car nous avons attrapé quelques suées. Le sors et le lave, il fait beau, il sera sec dans la journée. On a planté un mât devant la ferme, et attachons un drapeau blanc fait d'un drap pour ne pas être inquiétés. Au loin, nous apercevons des auto-mitrailleuses, nettoyant les alentours. A 11 heures, nous mettons à table. Des frites, du biff, des oeufs durs, avec du vin, du cidre et un bon café. C'est un véritable régal. Depuis le temps que nous n'avons mangé quelque chose de chaud. Après dîné, allons faire la sieste dans la grange. Pendant, Rouillé, aident à préparer le repas du soir. Vers 3 Heures, sommes éveillés par un groupe de soldats, une trentaine environ, conduits par un adjudant. Les malheureux, ils ne veulent pas se rendre, et sont décidés à faire payer cher leur peau. Tout en s'inclinant devant ce courage, pour moi inutile, tâchons de le leur faire comprendre. Je devine que quelques uns, beaucoup, n'ont pas soif. Mais là où nous nous fâchons, c'est quand ils ont la prétention que nous les suivions.

Enfin, ils s'en vont, sûrement vers une mort certaine. A jeun, ils auraient pu réfléchir à l'absurdité de leur geste. Les cuistots bénévoles font cuire des haricots, trouvés quelque part et un beau rôti est dans le four de la cuisinière. Allons faire un tour souvent à la cuisine, nous délectant à l'avance de ce souper. A 6 Heures, nous allons passer à table, débouche un tank et auto, à l'entrée du village. A toutes les maisons, un sous-officier revolver au poing crie «Raoust». Sortez. Nous n'insistons pas, le prévoyant, j'avais la musette à côté. Nous sortons, nous mettons en rang. On nous tâte, pour voir si aucune arme n'est cachée sur nous. Jetons le masque, (conservant sa musette), et le casque, désormais inutile. Nous partons, non sans jeter un dernier coup d'oeil au four de la cuisinière. Les civils eux restent, et l'officier leur dit qu'ils pourront demain regagner leur maison. Leur disons - bon appétit - Ils nous souhaitent - bonne chance - . Avant de sortir du village, notre troupe augmente de quelques soldats qui étaient dans une maison. Et marchons à travers la campagne, l'auto devant nous, marchant au ralenti, et une sentinelle qui ferme la colonne. J'ai oublié, la chemise, le caleçon, sur le fil de fer. Bah ! J'ai le tricot de peau, qui lui était sec, le pull-over, avec la capote, je n'aurai pas trop froid. Nous traversons deux petits villages déjà occupés et notre troupe se grossit encore. Sur un plateau, en plein champ, croisons une compagnie d'infanterie, venant occuper le terrain. Sur l'ordre de l'officier de l'auto, quelques soldats sortent des rangs, mettent une mitrailleuse en batterie, nous font asseoir. Un soldat allemand, en bon français, nous dit qu'il faut donner briquets, lampes de poche et rasoirs, ainsi que les couteaux. Qu'ils vont nous fouiller et qu'il vaut mieux donner tout cela de bon coeur, c'est la loi, nous dit il. Donne un briquet, ma lampe et le rasoir. Une fois terminé, nous repartons. Nous marchons ainsi jusqu'à 2 H du matin. Sur les routes croisons tout le temps des troupes d'infanterie, de longues files de camions. Dans la plupart des villages, c'est déjà bourré de soldats, cantonnant dans chaque maison, toutes fenêtres ouvertes. La défense passive n'existe pas pour eux. Certains parlant le français nous disent «pourquoi la guerre ?» «où sont messieurs les Anglais» «la guerre est finie pour vous, messieurs». Aucun n'a de parole offensante, pas de sourires ironiques, au contraire, ils nous offrent des cigarettes, de petits paquets de 6 cigarettes, ils n'ont pas l'air d'en manquer. Arrivons à un village plus important, rentrons dans la cour, d'une usine sans doute. Elle est pleine, et la cour

est couverte de corps, allongés. Réussissons, à nous coucher, non sans avoir marché sur des jambes et nous être faits engueuler. Les dix musiciens que nous sommes, nous serrons les uns aux autres. Avons décidé, dans la mesure où nous pourrions, de ne pas nous quitter. Et quoique sur des pavés, nous nous endormons un peu fatigués.

Vendredi 17 mai

Je ne sais depuis combien je dors. Des cris «Raoust» «Debout». Consulte l'heure, ce n'est que 3 heures, et nous devons repartir. A moitié éveillés nous sortons de l'usine et en route. Nous sommes plusieurs milliers. Ceux dont nous avons grossi le nombre étaient arrivés à cette fabrique à 6 H, ils ont eu plus de temps que nous pour se reposer. Marchons une heure. On nous fait garer en dehors de la route pour laisser passer un convoi de troupes de toute arme. On nous dit de nous coucher. Je suis dans le jardin d'une maison, et nous mettons à dormir aussitôt. Mais mal, d'un oeil, comme l'on dit, car le convoi qui passe, mène un bruit d'enfer, camions, artillerie Génie. A 5 Heures la colonne se referme, nous nous dirigeons vers Charleville, du moins la route que nous suivons va par là. Tout courbaturés nous repartons. Réussi à avoir un quart de jus chaud, que distribue une roulante allemande. Elles sont mieux comprises que les françaises. C'est dans un camion que les marmites sont installées. Le camion est fermé avec des planches, comme une maison, un toit, deux fenêtres et le tuyau qui fait la cheminée. Ce n'est pas de notre café, c'est de l'orge grillé, ersatz qui le remplace en Allemagne. A 7 Heures, on nous arrête dans un champ immense et l'immense colonne s'assied par petits groupes. Nous allongeons sur l'herbe à un endroit sec. Allons à l'entrée deux par deux, pour voir si nous ne connaissons personne, parmi les arrivants. Vers midi, les copains reconnaissent Herfroy, Jumel et Legrand, pris au retour de leur "perme". Avaient réussi de se sauver avec les chenillettes de la CHR jusque dans l'Aisne où ils ont été arrêtés. Ils ramenaient des vivres plein leur musette et n'ont rien, tout dû abandonner dans leur fuite. Apercevons aussi le groupe des cuistots de la CHR, ils nous disent qu'ils ont essuyé un drôle de bombardement et qu'il y a beaucoup de victimes. Avons eu du nez de suivre la Cie Cant au lieu d'elle. A la demande, si Jourdan, Turpin et les autres sont parmi les victimes, ils ne peuvent nous renseigner. Dans notre camp improvisé une multitude grouille, discutant, s'interpellant lorsqu'on se reconnaît. Inutile de dire de quoi l'on parle. Chacun raconte les circonstances dans lesquelles ils ont été faits prisonniers. La majorité l'a été, comme nous, par derrière. D'aucuns parlent de trahison de hauts généraux. On raconte que

Willemin a été fusillé. Toutes les divisions des Ardennes, beaucoup de celles en Belgique, sont déjà prises. D'après toutes les troupes que nous voyons rentrer en France, j'ai bien peur qu'il n'y en ait plus pour longtemps. A 1 H de l'après-midi, repassons à la fouille. Rien laissé. A 2 heures, notre troupeau se remet en marche vers Charleville où, nous dit-on, nous aurons à manger. La route qui nous y mène, est droite, aussi pouvons-nous mesurer du regard le formidable cortège que nous formons. Des motocyclistes, dans leur imperméable gris, vont à toute vitesse, de la tête à la fin, faisant la police. Il fait un soleil de plomb. Qu'est-ce que l'on voit comme avions. Heureusement qu'ils n'avaient pas d'essence. Passons devant le terrain d'aviation placé en banlieue de Charleville. Il est déjà réparé et le trafic a repris. Les gros avions de transport atterrissent, reprennent leur vol sans arrêt, déchargeant des munitions et essence. Traversons deux villages qui en ont pris un rude coup. Surtout celui qui touche l'aérodrome. Notre colonne se grossit encore de colonnes débouchant de routes à droite et à gauche. A 7 heures apercevons les premières maisons de Charleville. Une grande maison de maître est à notre gauche. C'est là que la Gestapo a son cantonnement, car ce n'est que des uniformes verts que l'on y voit, certaines forment haie, pour nous voir passer, d'autres prennent notre photo, c'est formidable ce que nous avons pu voir de soldats avec de beaux appareils. Chez nous, cela nous était défendu. Tous ceux qui causent français nous assurent qu'en Allemagne nous serons bien traités, qu'ils en veulent surtout aux Anglais. Une auto passe, qui leur distribue une feuille, le journal. Leur demandons où en sont leurs troupes. Ils ont confiance d'être à Paris avant un mois. Je me rappellerai toujours ce que nous a dit un officier : «Vous êtes socialistes en France, cela va être le moment de le faire voir». Tous nous répètent «ce sont les capitalistes qui voulaient la guerre». S'ils disent une vérité, c'est bien celle là. C'est dommage que l'on ne puisse continuer à discuter. Nous traversons une partie de la ville et arrivons devant un grand portail, nous rentrons dans un grand stade. Les deux grandes tribunes sont déjà pleines. Nous nous casons sous la piste en ciment. Une fois le stade archi comble, on dirige le reste vers je ne sais quel endroit. Il est 7 H 30. Attendons une heure et la soupe n'arrive pas. Nous commençons à nous y faire, à nous nourrir de tartines d'air comprimé. La fatigue, heureusement, est plus forte que la faim. Une seule chose, de l'eau à boire. Qu'est-ce que l'on boit, aujourd'hui, j'ai bien absorbé trois ou quatre litres de flotte. A 9 Heures l'on s'allonge et avant de s'endormir j'écoute discuter.

«Ils vont nous faire crever de faim» dit l'un. «Tu vois, ils n'ont rien à bouffer» dit l'autre. Pour moi, ils sont débordés par cet afflux, vraiment extraordinaire, de

prisonniers. Puis, il faut bien comprendre qu'ils ont d'abord leurs troupes à ravitailler. Je pense, si le contraire s'était produit, les allemands n'auraient pas eu moins, mais l'auraient sauté, comme nous. C'est un moment très mauvais à passer. Souhaitons qu'il dure le moins de temps possible. Une dernière pensée à Denise et chez moi, et tâche de dormir.

Samedi 18 mai

Autre belle journée en perspective, car il fait frais, presque gelé. Du moins, j'ai des frissons. Puis manquons de calories. Décidément les Allemands ont toutes les chances, depuis le 10 mai pas un jour de pluie. Autant de réflexions que je me fais éveillé. Ce qui me fait le plus mal, c'est ce que doivent penser tous les êtres qui me sont chers, tant que je n'aurai pu leur écrire que je suis parmi les prisonniers. Nous mettons debout, laissons nos affaires en garde et faisons le tour du stade pour nous réchauffer. A 10 H le départ commence, à la sortie du terrain, un camion est là plein de fromage. L'on nous en donne un à chacun en passant. Il est de la grosseur d'un demi-savon. Il doit venir de Hollande. Pas de pain. Il empâte la bouche, il ne manquait plus que ça pour nous porter à boire de l'eau. Passons dans les rues désertes, à part les sentinelles posées à chaque coin de rues. Débouchons sur la place de l'Hôtel de Ville. Les Hauts Parleurs installés aux quatre coins diffusent des marches militaires. Musique de cuivres, vraiment imposante et rythmée qui me produit une drôle d'impression. Des camions de DCA, de ravitaillement, vont, réglés au seul geste d'un soldat, agent de la circulation. Prenons une rue à droite de la place. Elle descend, courte, au bas, en face, sur le perron de la maison un appareil de cinéma filme notre cortège. Nous n'avons pas bonne mine, les traits tirés, beaucoup mal rasés, enfin des mines très circonstance. Revois certaines photos de prisonniers allemands à la dernière guerre, nous voilà bien logés à la même enseigne. Nous longeons la Meuse, la traversons sur un pont intact et gravissons une route au flanc d'une colline. De temps en temps, à côté de la route, de la terre qui émerge, une croix avec un casque français ou un casque allemand tout simplement, indiquent qu'un soldat est enterré à cet endroit. Cette route est étroite, deux convois ne peuvent s'y doubler. Nous sommes forcés de marcher dans le fossé, pour laisser passer le flot incessant de troupes. Dire qu'il aurait suffi que ce chemin fut pilonné, peut-être pas pour arrêter, mais pour tout au moins pour retarder l'avance ennemie. Mais là aussi l'aviation française et la RAF ont brillé par leur absence. Marchons ainsi jusqu'à huit heures du soir. J'ai les pieds en sang, blessé au talon, j'ai jeté les chaussettes en loques et, à un arrêt, je me talque les pieds. Depuis le 16 que nous

marchons, nous ne connaissons de pause qu'à l'arrivée. La colonne est si longue qu'il y a toujours continuité, lorsque la fatigue est trop grande l'on s'assied sur le bord de la route, et l'on reprend la colonne une heure après et ainsi de suite. Partout où il y a de l'eau potable, c'est la course, pour remplir bidons, bouteilles. J'ai les lèvres brûlées par la fièvre et plus on boit, plus l'on veut boire. Ce n'est pas le courage qui me manque, à chaque démarrage, c'est quelques minutes terribles à passer, pour remettre les muscles en mouvement. Arrivons dans des conditions de plus en plus pénibles à Puissemanage en Belgique. Nous couchons sur le quai et le long des rails de la gare. Plus la force de faire un pas, nous couchons aussitôt. Le morceau de fromage est fini. Mais qui dort dîne. Sommes devenus des automates. Une dernière pensée chez moi, à Denise. Et comme une brute je m'endors.

Dimanche 19 mai

Réveillé par des chants. Je ne rêve pas. Il est 4 heures du matin. Le jour se lève. C'est un beau chœur, rythmé. C'est des soldats allemands qui descendent vers la France. Je me rappellerai toujours l'air de cette marche de route, par la suite il nous a été donné de l'entendre maintes fois.



Cela a autrement de l'allure que les chants plutôt pornographiques que gueulaient nos troupes. Donc, ces troupes d'infanterie passent, en calot, le casque accroché au ceinturon, pas de sac, le masque et la musette tenus par des crochets à ce même ceinturon. Depuis le temps que nous voyons passer des troupes, je n'en ai vu aucune chargée comme nous. Chez nous, on est crevés déjà chargés comme des ânes, quand nous avons fait les kilomètres pour arriver quelque part. Incurie et routine de notre état-major. Il aurait été si facile d'avoir des voitures, comme les allemands, à la fin de chaque compagnie, pour le transport des sacs et autres. A 4H30 notre troupe se reforme et repart. Dans un sac abandonné, je prend une chemise. Le démarrage est pénible, l'on dirait des vieillards qui marchent. Mais chauffés, ne boitons plus autant. Des camions vides ramassent ceux qui n'en peuvent plus. Arrivons à Bouillon. Une colonne d'autobus nous double. Ce sont des blessés allemands et français qu'on évacue en Allemagne. Les cars s'arrêtent devant nous, un infirmier allemand, au même brassard que nous, lie conversation avec notre groupe, en un français un peu estropié, il est lui aussi musicien. Nous jette une grosse boîte de maquereaux au vin blanc. La partageons et la mangeons sans pain. Coupe un peu notre faim. Il en est qui sont devenus de

véritables sauvages. Une bonne femme belge venait vers la colonne avec du pain coupé en tranches pour en donner. En un clin d'oeil, panier, femme étaient envahis et bousculés par cinquante hommes. Je doute que la dame ait recommencé son geste, et en se relevant a dû être bien déçue. Continuons la route pour nous arrêter le petit patelin après, où nous arrivons à 9 H du soir. Parqués dans un champ. Couché sur l'herbe et dormi une fois de plus à la belle étoile. Qu'est-ce que nous faisons comme kilomètres depuis quatre jours, surtout que nous faisons des détours très souvent, à cause de convois de Génie où autres. Nous avons déjà plus de 150 K dans les jambes. Je ne me serais jamais cru capable d'en faire autant sans manger. Enfin tout a une fin, espérons que bientôt nous prendrons le train. Manger et finir de marcher, nous ne demandons pas beaucoup. Si chez nous, l'on nous voyait, nous allons devenir l'ombre de nous-mêmes, si ça continue. Et pourtant, nous ne nous plaignons pas, pensons à ceux qui sont en ligne, qui risquent encore leur vie. Pour nous ce risque est terminé.

Lundi 20 mai

Réveillé 4 H. Fait qu'un sommeil, mais que de cauchemars. Cinquième jour de prisonnier. La colonne se reforme. Dans la nuit, de grandes caisses de biscuits de guerre allemands sont arrivées. On nous donne une boîte de ces biscuits. Je ne sais pas avec quoi c'est fait, on dirait qu'il y a de la sciure. Il vaut mieux ça que rien. Nous marchons depuis une heure. De plus en plus d'éclopés. Quelques camions les ramassent. Je veux tenir le coup, d'abord pour ne pas perdre les copains, ensuite on dit que tous ceux qui montent, l'on s'en sert pour réparer les voies de chemin de fer, un coup de collier, et qu'ensuite ils reprennent la colonne. Signor et Chevalier se font prendre étant restés un peu derrière nous. Pourvu que je retrouve, surtout Signor, cela me ferait de la peine, après huit mois de camaraderie, de nous séparer. Quelques kilomètres plus loin, nous les retrouvons en effet sur la voie, en train de déblayer un pont sauté. Arrivons à Libramon vers 3 H de l'après-midi. Heureusement qu'on nous dit que c'est la dernière étape. C'est ici que nous prendrons le train. Aussitôt parqués dans un grand champ clôturé, je me couche exténué. Des camarades réussissent à traire des vaches dans un pré voisin, ils rapportent du lait dans leur bidon. En bois un quart, il est fiévreux. Il y en a qui ont attrapé un chien et le font cuire. Les gros mangeurs doivent être malheureux. Beaucoup ont la dysenterie et un major français passe parmi les groupes et fait partir les malades qu'on évacue. Malgré la quantité formidable d'eau absorbée, rien, pas de coliques. Au contraire, je ne suis pas allé

depuis cinq jours. La nuit tombe et le sommeil a le dessus.

Mardi 21 mai

Depuis 4 H plus dormi. Je n'ai pas le courage de me lever. Les jambes coupées, mais la tête est solide. On doit nous donner de la soupe. On nous fait mettre par 100 pour nous compter. Faisons demander par un interprète si l'on peut écrire une carte à la famille. Il revient nous dire que nous pouvons envoyer des cartes, mais sans certitude qu'elles parviendront. Ecris à Denise et parents, quelques mots. Cela va déjà mieux. Je vois déjà leur joie de savoir que je suis sain et sauf. Midi arrive, pas de soupe. A 3 H 30 on nous rassemble et on nous dirige vers la gare. Je ramasse une boîte ronde de Maggi, en cas que l'on nous donne à manger. En ce moment, passent au moins 150 avions. Hier et aujourd'hui, c'est par groupes de 30 - 40 - 50 ou 100 que nous les voyons se diriger vers la France. Ce doit être terrible, il doit y avoir un carnage. Leurs troupes sont à 50 K de Paris, d'après ce qu'ils racontent. Nous sommes maintenant dans la gare de marchandises. A 6 H nous sortons vers les trains, on me remplit la boîte de soupe chaude et une tartine de pain de seigle militaire. C'est un espèce de gros vermicelle, avec suivant la chance un ou deux petits morceaux de cochon. Impossible de pouvoir repasser. Enfin depuis le repas de Marby, nous mangeons quelque chose de chaud. Restons sur la route et on nous fait rentrer où nous étions lorsque le dernier homme est passé à la soupe. A 9 Heures on nous embarque dans les wagons, à 50 hommes. On est serrés. Réussis à m'allonger. J'avance la montre d'une Heure. A 11 Heures, heure allemande le train démarre. Nous roulons vers notre nouvelle destinée. Les portières à glissières de notre wagon sont fermées de dehors. L'air rentre par deux ouvertures à persiennes de fer. Si notre corps est ici, la tête est chez soi. L'on s'endort, coincés les uns les autres.

Mercredi 22 mai

6 H du matin. Fait un seul sommeil. Petit à petit, tous les occupants du wagon s'éveillent, s'étirent. Pour se lever c'est autre chose. Nos membres sont raides et meurtris par la fatigue. Sur la pointe des pieds, quelques secondes, je regarde au travers des persiennes. Paysage varié. De la vigne, même tout le long du ballast avant et après toutes les maisonnettes de garde barrières. A 9 H le train s'arrête. On nous ouvre notre prison roulante. Descendons, le convoi est arrêté un peu loin de la gare. Nous sommes à Trèves (Tribes). Sortons par le derrière de la gare. Débouchons en ville. Des drapeaux rouges à croix gammée sont à toutes les

fenêtres. Apercevons des uniformes kaki des membres du parti. Les rues sont d'une propreté à envier dans nos villes. Nous montons une côte assez rapide. On nous fait marcher vite. Arrivons en haut du plateau, essoufflés. Des officiers en tête ne sont pas plus fiers que nous. Au contraire, habitués à se pavaner en auto ou cheval, ils sont plus crevés que nous. Je me souviens d'un commandant, exténué, demandant à un soldat de l'aider à porter ses affaires. «Travaille un peu feignant, la bombe est finie». Plus de respect pour les gradés. La rancoeur de ce soldat envers cet officier est surtout le résultat de huit mois de vie sous leur morgue et mépris des subalternes. Je dois dire qu'il y en avait de bons, mais la plupart gardaient trop leurs distances, avec leurs hommes. Nous entrons dans un camp. Drôle d'impression. Je retrouve du déjà vu, dans les descriptions des camps de concentration. L'entrée, la double rangée de barbelés clôturant, les observatoires, avec la sentinelle et sa mitrailleuse. Je pense à tous ceux qui ont fait un séjour, ici, pour leur indocilité au régime. Nous repassons à la fouille. Devons laisser ceinturon et abandonne un couteau. On nous fait rentrer dans des baraques. Construites en briques, elles sont séparées par un lavoir, lavabos et cuisine moderne. Je me rase et me lave. Il y en a qui vont à la cantine, le mark vaut 25 francs. Tout est à un prix fou à ce tarif. Une tablette de chocolat vaut 50 francs. Un simple rasoir mécanique, qui chez nous valait au plus 10 F, arrive ici à 2 marks soit 50 frs. Nous restons couchés, plus de courage d'aller faire un tour. A 14 heures on nous donne un casse-croûte. 1 boule pour cinq, avec un peu de margarine. Ce sera le seul repas de notre journée. A ce régime nous pourrions refaire des trous à nos ceintures. A 17 Heures, on redescend à la gare. La population, a plutôt l'air de nous regarder avec compassion. On raconte qu'un demi-million d'hommes sont prisonniers. Embarquons à 19 Heures. A 20 Heures le convoi démarre. Drôle d'existence, ou en marche, ou couché, comme des bêtes. Avant de quitter le camp, j'ai donné une autre carte écrite chez moi et à Denise. Espérons qu'elles parviendront et permettront de les rassurer sur mon existence.

Jeudi 23 mai

Le train ralentit, pour bientôt s'arrêter. Il fait nuit. Entendons le va-et-vient de la garde. On ouvre. On descend. Ce n'est que 3 Heures du matin. On nous compte. Restons là une heure. Il ne fait du tout chaud. Enfin à 4 Heures on part. Suivons les rails et sortons par les marchandises. C'est Limburg que nous lisons à une borne kilométrique. Traversons une partie de la ville endormie. Faisons un kilomètre dans la campagne, pour arriver à l'entrée d'un camp identique à celui de Trèves. Arrivés aussitôt couchés dans la paille, dans des baraques où on

installe des lits à trois étages. A 6 Heures réveil. On nous distribue la valeur de deux quarts de café, toujours de l'orge grillé. Puis on nous donne une boule de pain à chaque et un pain de margarine à 10. Nous ne sommes encore que de passage dans ce camp. Ces vivres sont, nous dit-on, pour trois jours. A 9 Heures, rassemblement, menés vers les bureaux, à la Kommandantur. Notre groupe 2.000 environ, rentre trois par trois. Donnons notre état-civil, le n° du régiment, la date et le lieu de notre capture, l'adresse de la famille. Puis l'on nous donne une carte formule que je remplis pour mes Parents. C'est à peu près ce que j'ai déjà écrit. Mais ici c'est officiel et parviendra. Nous devons partir en Silésie, avons deux jours de voyage à effectuer disent certains. Le camp est plein de prisonniers Polonais qui y sont depuis huit mois. A midi nous touchons de la soupe, plein ma boîte. Qui aurait dit que je mangerais, tout comme les clochards, qui venaient pendant mon active, chercher le restant des cuisines dans des récipients identiques. Rassemblement à 14 heures. Retraversons une partie de la ville et embarquons. Il y a des bancs dans les wagons; aussi sommes-nous moins serrés. La nuit arrivée, nous allongeons. J'ai le moral meilleur depuis que l'on nous a fait remplir cette carte. Elle doit, avant d'arriver chez moi, passer au Comité International de la Croix-Rouge à Genève. Je pense à la joie de tous, étant fixés sur mon sort, lorsqu'elle arrivera. Il nous tarde maintenant d'arriver à destination pour avoir une adresse à leur communiquer. A la réflexion le pire aurait pu nous arriver. Les blessés, les morts n'auront pas la certitude de rentrer indemne chez eux. Nous, nous en sommes maintenant à peu près sûr. Nous n'avons qu'à espérer que la guerre se termine le plus tôt possible. Dire que si nous avions eu (je veux dire les dirigeants) une autre politique, pour l'affaire espagnole, envers les Tchèques, à l'égard de l'URSS, moins de chaînes avec l'Angleterre, nous ne serions certainement pas ici; la guerre eut pu être certainement évitée. Pensant à beaucoup d'autres choses, le sommeil vient.

Vendredi 24 mai

Le train stoppe, il est 6 Heures. Pas pu distinguer le nom de l'endroit, le train arrêté trop loin de la gare. Descendons soulager nos vessies. Demie heure après le train repart. On passe à Leipzig. Roulons jusqu'à 5 H de l'après-midi. C'est ici, que nous allons rester. Cela s'appelle Sagan. Traversons ses rues toujours aussi propres. Arrivons à un camp identique qui s'agrandit, car maçons sont en train de construire partout. Un dernier coup d'oeil avant de passer la grande porte. Le paysage n'est guère varié, des forêts de sapins l'entourent. En arrivant l'on nous donne une gamelle et passons à la cuisine où l'on nous sert de la soupe. Nous la

trouvons bonne. C'est des pommes de terre, avec de l'orge. Et 2 boules de pain pour 9. C'est le tarif journalier du camp. Ce qui représente cinq centimètres d'épaisseur et comme surface les flûtes d'une livre de chez nous. Mais le pain a la mie plus serrée. C'est du seigle et est le double plus lourd que le nôtre. Il y a des français qui ont été pris au début de la guerre, dans des avant postes de la Sarre. Quelques aviateurs aussi. Ils reçoivent des colis régulièrement. Un bloc (3 baraques) est rempli de Polonais. Ceux-là, leur histoire est plus triste. Libérés de soldats, lorsque les Russes occupèrent leur partie de la Pologne, ils ont été faits prisonniers en passant dans la partie prise par les Allemands. Ils ont, comme tous les prisonniers, la tête entièrement rasée. Il y a sept mois qu'ils sont là. Soir couchés dans les lits à trois étages. Sommes environ 200 par baraque. Soupe et casse croûte sont déjà loin. Des rondes passent entre les baraques. Défense absolue de sortir, on entend d'ailleurs des coups de fusils pour ceux qui ne l'observent pas. C'est au bloc des Polonais.-Premier aperçu de notre nouvelle existence. Au-dessus où je couche le plafond en fibro ciment est marqué d'inscriptions de ceux qui y ont déjà séjourné. Il faut dire que je suis au 3e et que couché je peux le toucher avec ma main. Les vasistas sont ouverts, car au nombre que nous sommes, l'air deviendrait vite irrespirable. Couvert de la capote, je pense à beaucoup de choses. Et le sommeil finalement arrête toutes ces pensées.

Samedi 25 mai

Réveil 5 H. A 6 H. une corvée revient avec le jus des cuisines. Puis une cuillère de marmelade pour ceux qui ont eu le cran de garder du pain de la veille. Voilà pour le déjeuner. Après l'on nous rassemble pour l'immatriculation. Sommes 3.000 arrivés hier. Pas passé le matin. A midi soupe, la valeur de 3/4 de litre. Après-midi nous passons devant des tables, on nous donne une plaque rectangulaire, conçue comme nos plaques d'identité. J'ai le matricule 13.060. Le camp se nomme Stalag VIIIè. Passons à une autre table où nous devons laisser notre argent. L'on me donne une bande-reçu, de la somme de 307f que j'avais. Puis nous passons devant un soldat où nous passons une fouille complète, de nos poches et de nos affaires. Me retient papier à lettre, encre, stylo. Il me laisse les lettres de Denise et de mes parents. Il a d'ailleurs l'air chic. Dire que ceux qui sont au camp depuis longtemps nous avaient dit que l'on prenait tout, le tabac, cigarettes. Plutôt que de les perdre ainsi, j'avais distribué, sauf un, les paquets de cigarettes qui me restaient depuis Rocroi. Combien il y en a qui ont spéculé sur cela, pour se faire remettre des stylos, couteaux, briquets etc. Il faut être descendu bas, pour entre

frères de même misère, se rouler. Après la fouille, notre copain Olivier qui a ses outils de coiffeur, nous coupe les cheveux presque à ras. Nous touchons ensuite le pain, la même dose avec de la margarine, la valeur d'une boîte de cachou. Donc pour la nourriture nous sommes fixés. C'est maigre. Matin café (3/4 l.) et cuillère de confiture. Midi, ou 10 H, ou 11 H, ou 13 H, ou 14 H suivant l'heure que passe la baraque 3/4 litre de soupe, toujours à base de patates. Et le soir du jus (3/4 l.) et le 9ème de 2 boules de pain. Il y a juste de quoi ne pas crever de faim. C'est le régime du camp. Bientôt, les volontaires pour le travail commenceront à partir. Ils seront mieux nourris. Naturellement que j'en suis un, rien que pour ne plus voir les barbelés, que de n'importe lequel côté où l'on se tourne sont devant nos yeux. On parle que l'on va mettre les bretons à part. Si cela se produit, nous perdrons huit de nos copains qui le sont. Avant l'appel, avons le droit d'aller faire un tour dans les autres blocs, vers la cantine. On y aperçoit de toutes les armes, de tous les âges. Deux armées sont déjà prisonnières d'après les uns. C'est possible, car encore aujourd'hui, il en est arrivé presque autant qu'hier. La défaite de nos armes est certaine, mais il doit y avoir certains milieux en France qui l'ont aidée. Celui qui écrira l'anéantissement des Ardennes, devra d'abord montrer l'incapacité de notre Etat-Major, dont la presse gouvernementale vantait les mérites et tournait en dérision les généraux Allemands, par trop jeunes. Toujours est-il que pour les nôtres, ils en étaient restés à la tactique de 14. Les Allemands avec l'encerclement par les motorisés ont montré leur supériorité. Pas assez d'aviation nous dit-on. Où sont donc passés les milliards votés ? Ils ne sont pas tous allés en Espagne comme on l'insinue. Car avant 36 on en a voté aussi et il y a davantage de responsabilité des ministres de l'air ayant précédé Cot et ceux qui l'ont remplacé. Je me suis rendu compte du peu de forces que j'ai, en allant en corvée chercher le jus. Pas la force de porter un seau ordinaire dans chaque main, posé plusieurs fois, avais l'impression que les jointures du coude et de l'épaule allaient se détacher. me pèserai, pour me rendre compte combien j'ai perdu. Demain devons passer au bureau pour établir fiche identité.

[Sera continué]